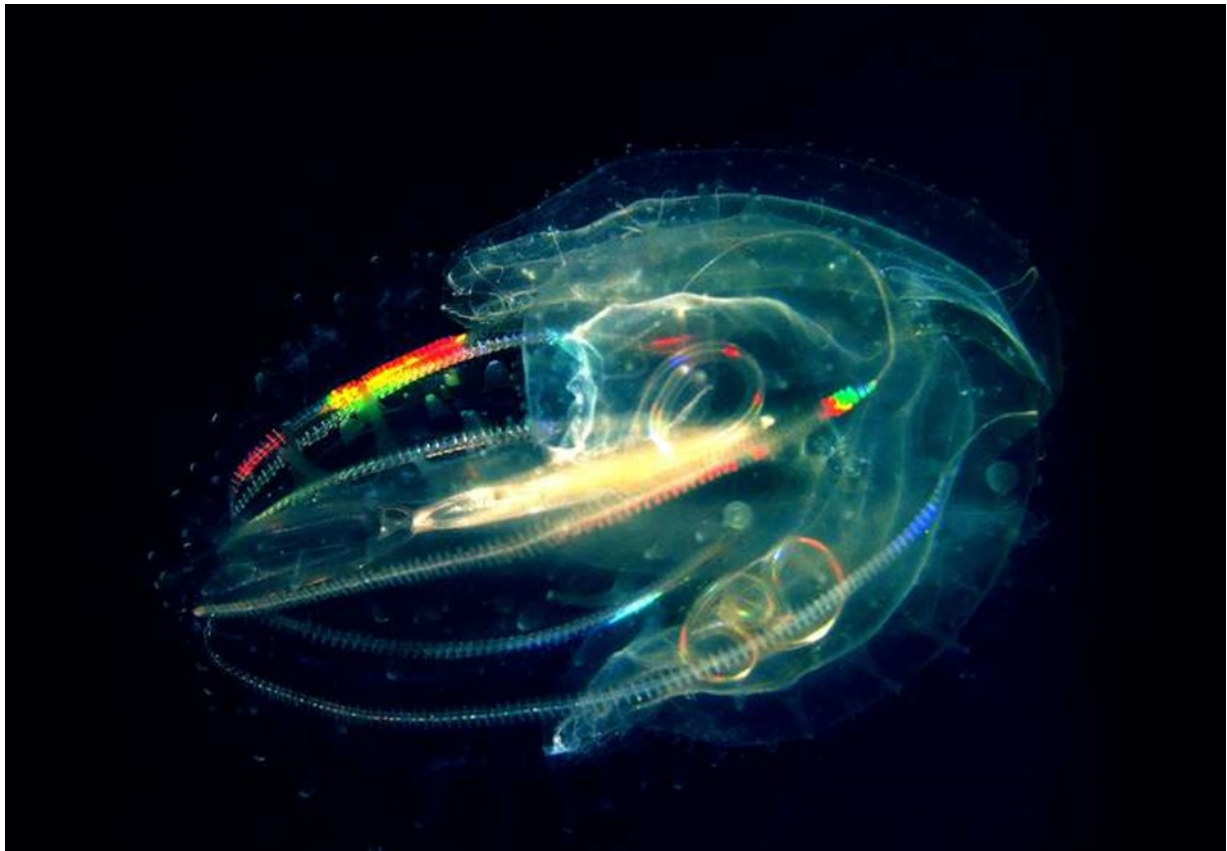


Les Amis de La Seyne Ancienne et Moderne



Le Filet du Pêcheur

N° 160 - septembre 2022

Prix : 3 €

C.P.A.P. N° 0423 G 88902

I.S.S.N. N° 0758 1564



*Les Amis de La Seyne
Ancienne et Moderne*

Siège social :
"Les Laurières"

543 route des Gendarmes d'Ouvéa
83500 LA SEYNE-SUR-MER

☎: 06 10 89 75 23

bernard.argiolas83@gmail.com



LES AMIS DE LA SEYNE ANCIENNE ET MODERNE

Bulletin trimestriel de liaison
"Le Filet du Pêcheur"
N° 160

Président : Bernard ARGOLAS.
Directrice de la publication : Charlotte PAOLI.
Réalisation : Bernard ARGOLAS, Germaine LE BAS.
Illustrations : Bernard ARGOLAS.
Mise en page : Germaine LE BAS.
Photographies : Collections privées ou internet libre de droits.
Imprimeur : Imprimerie SIRA (83500 La Seyne-sur-Mer).
Adresse e-mail : bernard.argiolas83@gmail.com
Site : seynoise.free.fr/seyne_ancienne_et_moderne/presentation.html

LE MOT DU PRESIDENT

Chers amis,

Avec ce numéro 160 de notre revue, "Le Filet du pêcheur", vous allez retrouver le compte-rendu de nos activités.

Après le forum des associations du 10 septembre qui nous a permis d'aller à la rencontre de nombreux Seynois, notre société a assuré, les 17 et 18 septembre une médiation à l'Institut Michel Pacha qui ouvrait exceptionnellement ses portes au public, à l'occasion des Journées Européenne du Patrimoine. Succès total, avec plusieurs centaines de visiteurs au cours de ces deux matinées !!!

Vous trouverez ainsi dans ce numéro un petit rappel de l'histoire passionnante de cet Institut, cher au cœur des Seynois, Institut dont l'avenir devrait enfin être plus serein...

Nous avons aussi repris nos conférences mensuelles, avec le 19 septembre l'intervention toujours passionnante de Louis BEROU, qui a brossé le portrait de Potemkine, héros flamboyant de l'impératrice CATHERINE II de Russie.

Pour compléter ce numéro, nous vous proposons un texte inédit de Gilbert PAOLI, qui nous fait découvrir, avec son habituelle érudition, "Le Drac", pièce de théâtre peu connue de George SAND.

Enfin, pour compléter la semaine italienne qui a animé notre ville au printemps, Jean-Claude AUTRAN nous livre des textes de son père Marius, sur l'immigration italienne si présente chez beaucoup de Seynois !!!

En dernière page, voici les trois conférences pour ce dernier trimestre 2022. Déjà annoncées l'an dernier, elles n'avaient pu avoir lieu à cause du contexte sanitaire... C'est bien la preuve que nous voulons désormais tourner cette triste page qui a si durement affecté toutes nos activités.

**Petit rappel : nous avons toujours besoin de votre appui financier...
Merci de penser à renouveler votre cotisation inchangée de 20 €.**

Bien amicalement.

Bernard ARGOLAS

Sommaire

"Cténophore" étudié par le professeur Raphaël DUBOIS.		Couv.1
Le Mot du Président	Bernard ARGOLAS	Couv.2
Invitations Conférence et Colloque		Couv.4
"L'Institut de biologie marine Michel Pacha"	Jean-Claude AUTRAN Bernard ARGOLAS	1
"L'immigration italienne"	Jean-Claude AUTRAN	6
"Le drac"	Gilbert PAOLI	14
Conférence du 19 septembre 2022 : "POTEMKINE, le héros flamboyant de CATHERINE la grande".	Louis BEROU	25
Détente	Chantal DI SAVINO	36

L'INSTITUT DE BIOLOGIE MARINE MICHEL PACHA.

Par Jean-Claude AUTRAN et Bernard ARGJOLAS.

A l'occasion des "Journées Européennes du Patrimoine", les samedi 17 et dimanche 18 septembre 2022, notre société des "Amis de La Seyne Ancienne et Moderne" a accepté d'assurer une médiation à l'Institut Michel Pacha. En effet, exceptionnellement, il était ouvert au public de 10 h à midi, lors de ces deux matinées.

Christian CALABRÈSE, Jean-Claude AUTRAN, et Bernard ARGJOLAS, ont ainsi accueilli le public venu en très grand nombre : plusieurs centaines de personnes chaque jour !!!



Cet article a pour but de rappeler l'essentiel de ce qui a pu être présenté aux visiteurs lors de ces deux matinées, moments marqués par un extraordinaire engouement du public. C'est bien la preuve d'un attachement viscéral des Seynois à cet Institut, élément incontournable de notre riche patrimoine, et une des perles primordiales dans le "collier" souvent évoqué par Madame le Maire, Nathalie BICAIS.



En Juin 1889, le professeur **Raphaël DUBOIS**, Directeur du Laboratoire de l'Université de Lyon vient à Tamaris. Il s'intéresse à la production de lumière par certains animaux marins.

Pourquoi vient-il explorer les fonds de la baie du Lazaret ? Parce qu'il sait que le plancton y est d'une richesse incomparable. Un nombre d'espèces considérables y vit et se développe là dans une masse d'eau rarement agitée : poissons, mollusques, crustacés, échinodermes, holothuries, éponges... Tous ces êtres vivants se reproduisent dans une végétation d'une extrême diversité.

Le professeur, spécialiste en biologie sous-marine, rêve d'une station permanente où il pourrait installer ses laboratoires. Il rencontre Michel PACHA, propriétaire des lieux, et lui expose son projet. À 70 ans, **Michel PACHA** a conservé intactes ses facultés d'initiative, sa volonté d'entreprendre et de réussir et une robustesse physique que le surmenage n'avait pas épuisée.

D'emblée, avec sa générosité coutumière, notre mécène offre le terrain nécessaire à la construction et mieux encore, détache de son bien une parcelle de 2 715 m² dont il fait don à la Faculté de Lyon. A cette libéralité, il ajoutera 1 000 m³ de pierres pour la construction de l'édifice, proposant également de recourir à son architecte préféré et ami, Paul PAGE, et demandant en échange que l'établissement porte son nom et que soient maintenues dans le bâtiment des recherches en biologie marine.

Au cours de la séance du 7 août 1891, le Conseil municipal présidé alors par Saturnin FABRE discute d'une subvention pour l'aménagement des premiers laboratoires. Mais, devant l'importance de la dépense, il fallut solliciter plusieurs organismes.



L'ultime phase de la création ne se fit qu'en 1898 après la lutte obstinée du professeur Raphaël DUBOIS qui dura sept ans. Les charges financières furent assumées par le Conseil général du Var, la Commune de La Seyne, l'Association française pour l'avancement des Sciences, la Société des Amis de l'Université de Lyon, le Ministère de l'Instruction publique et de nombreux donateurs désireux d'encourager une œuvre à caractère scientifique. L'inauguration officielle eut lieu en 1899.



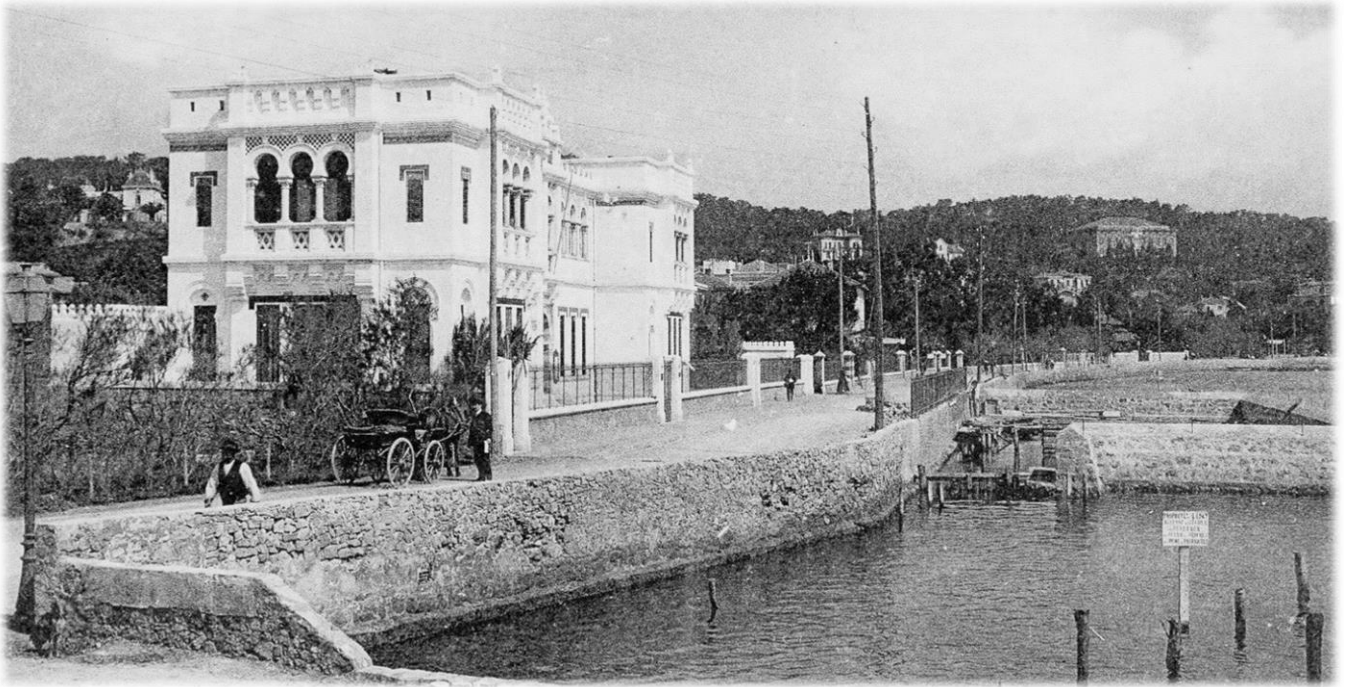
La construction de style oriental, avec son élégante façade mauresque, retient toujours l'attention des touristes qui y retrouvent les traits de l'art musulman que certains d'entre eux au cours de leurs voyages ont pu observer à **Istanbul**



ou à Cordoue. Le bâtiment est situé au bord de l'eau, à la manière des pavillons de plaisance du Bosphore. La décoration est en ciment mouluré, les colonnes et les balustrades sont en pierre semi dure.

A noter les mosaïques, les arcs outrepassés, les frises en bordure du toit, ...





La structure du rez-de-chaussée est en fer, et celle des étages en bois. Le bâtiment est accompagné de bassins pour les recherches et observations.

Haut lieu de la recherche scientifique et de l'enseignement depuis plus d'un siècle (Marie CURIE y œuvra), l'Institut de Biologie Marine Michel Pacha, antenne de l'Université de Lyon 1, fut le seul institut universitaire au monde créé dès l'origine dans le but d'étudier la physiologie marine.

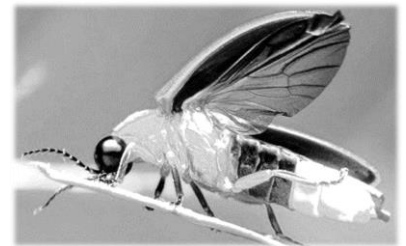
Il a été dirigé par le Raphaël DUBOIS jusqu'à sa retraite en 1919. Scientifique éminent, il a établi le mécanisme de la bioluminescence, et l'a laissé à la postérité. Il a montré que l'émission de "lumière froide" par des êtres vivants résulte de réactions chimiques transformées en rayons fluorescents très éclairants.



Pyrophore

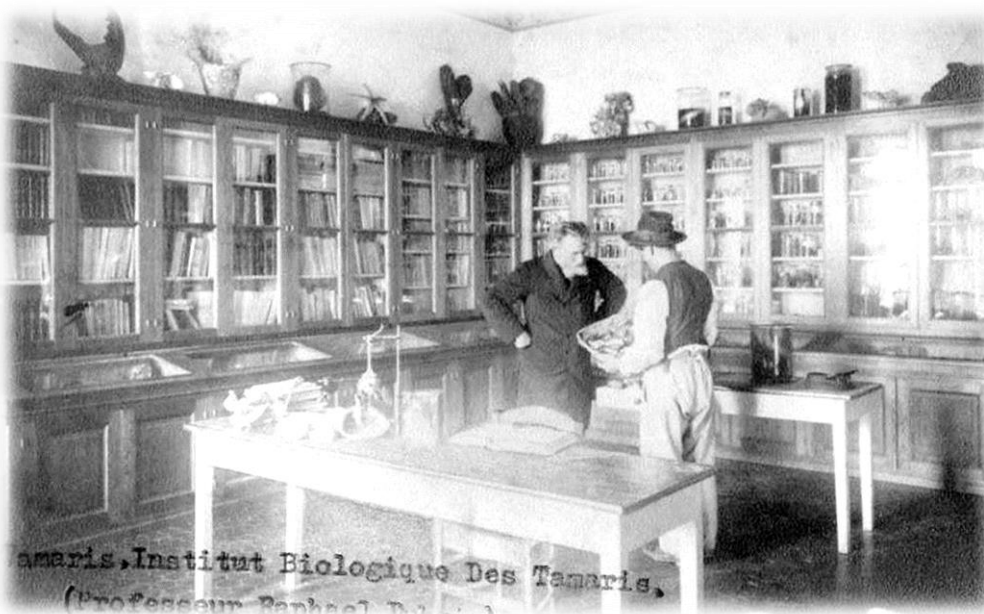


Pholades dactyle



Luciole

Ses recherches se sont appuyées entre autres, sur l'étude des élatéridés lumineux, des pyrophores, des pholades dactyles, des lucioles, des cténophores...



De même, il a montré qu'on la trouve aussi chez les bactéries et les champignons.

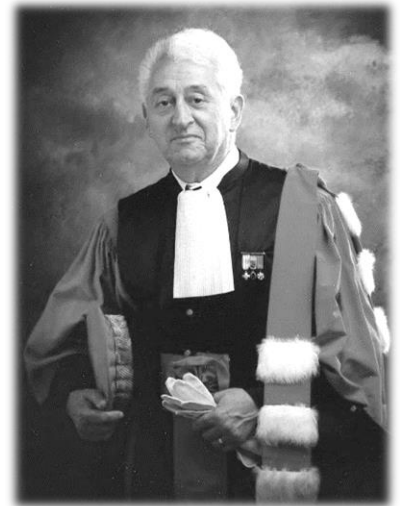
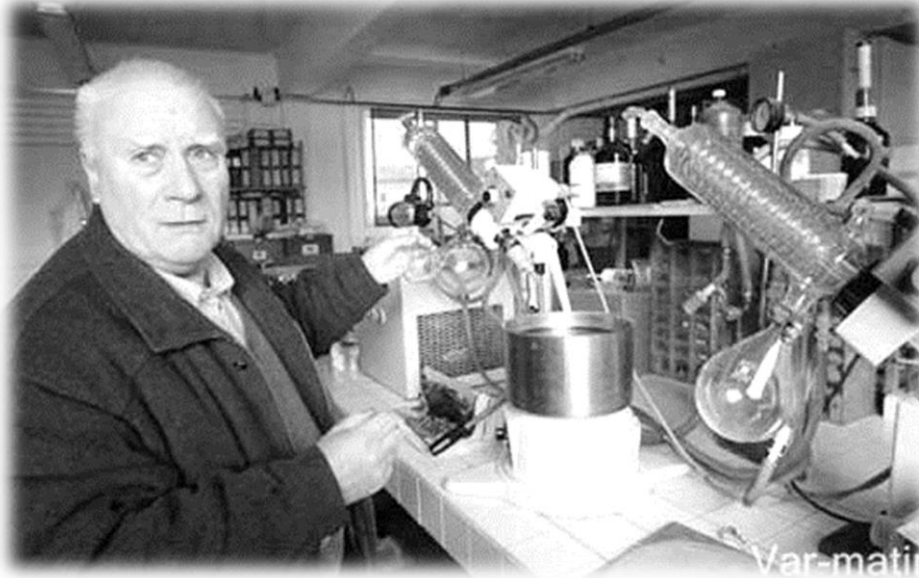
Son ouverture d'esprit le poussera à s'intéresser, souvent avec succès, à de multiples sujets souvent originaux.

Il qualifiait lui-même son œuvre comme le résultat d'un "curieux de la Nature".

Il continuera à jouer un rôle actif à l'Institut jusqu'à sa mort en 1929.

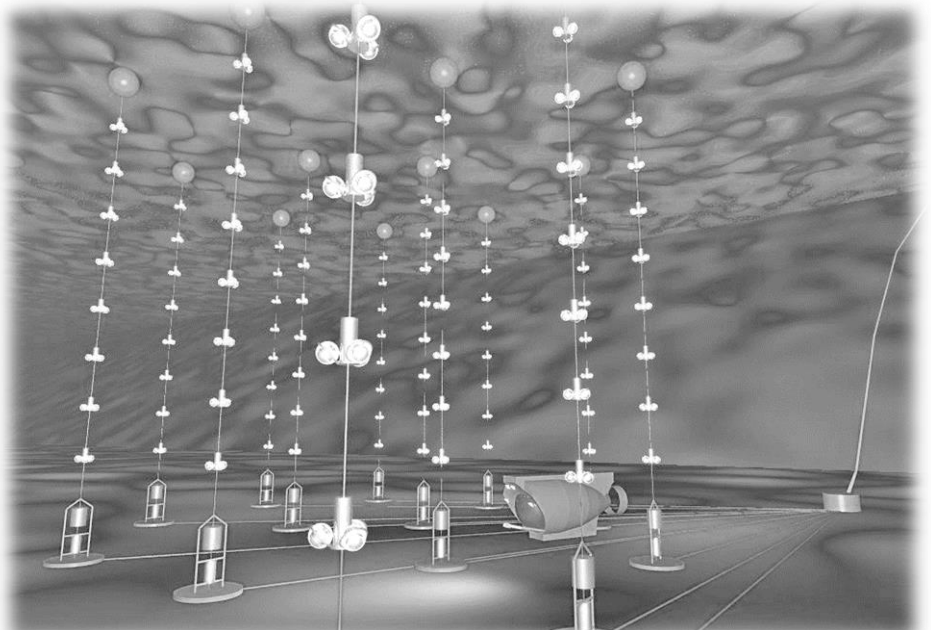
Pendant la Seconde Guerre mondiale, l'Institut est occupé par les Allemands.

Les activités de recherche ne reprennent qu'en 1948. A partir de 1961, sous la direction du professeur **Gabriel PÉRÈS** (photo de droite), les recherches sont orientées sur la physiologie animale comparée (mammifères, poissons, mollusques, crustacés) et les relations entre le déroulement des grandes fonctions, le métabolisme et les facteurs du milieu.



En 1968, un nouveau bâtiment est construit et pendant encore 40 ans, sous la direction du professeur **Gérard BRICHON** (photo de gauche), l'Institut a poursuivi dans cette thématique d'écophysiologie comparée des animaux aquatiques en se focalisant d'avantage sur les réponses physiologiques des animaux marins face aux variations de leur environnement (salinité, température, alimentation, pollution). Depuis 2006, le professeur BRICHON a aussi participé avec le C.N.R.S. au projet *Antarès* de construction du premier télescope sous-marin à neutrinos cosmiques en collectant les données reçues d'une station immergée au sud de Porquerolles.

Toutefois, début 2007, force a été de constater que, faute de rénovation et de remise aux normes d'hygiène et de sécurité en vigueur, le bâtiment est en piteux état et sa rénovation s'avère onéreuse.



L'Institut Pacha une coquille semi-vide

CHANTIER Le CNRS, qui occupe le premier étage du bâtiment principal, réalise d'importants travaux de rénovation. Mais l'avenir de l'Institut reste incertain

L'Institut Pacha est devenu un chantier. Le CNRS, qui occupe le premier étage du bâtiment principal, réalise d'importants travaux de rénovation. Mais l'avenir de l'Institut reste incertain



Après deux mois, l'Institut Pacha est en plein travaux de rénovation intérieure. Le CNRS, qui occupe le premier étage, a pu la faire.

Le CNRS, qui occupe le premier étage du bâtiment principal, réalise d'importants travaux de rénovation. Mais l'avenir de l'Institut reste incertain

Le projet d'études



L'Institut Pacha, propriété de l'Université de Lyon 1, reste encore majoritairement sur la corniche de Tamaris.

Après deux mois, l'Institut Pacha est en plein travaux de rénovation intérieure. Le CNRS, qui occupe le premier étage, a pu la faire.

Après deux mois, l'Institut Pacha est en plein travaux de rénovation intérieure. Le CNRS, qui occupe le premier étage, a pu la faire.

Après deux mois, l'Institut Pacha est en plein travaux de rénovation intérieure. Le CNRS, qui occupe le premier étage, a pu la faire.

Après deux mois, l'Institut Pacha est en plein travaux de rénovation intérieure. Le CNRS, qui occupe le premier étage, a pu la faire.

Après deux mois, l'Institut Pacha est en plein travaux de rénovation intérieure. Le CNRS, qui occupe le premier étage, a pu la faire.

Après deux mois, l'Institut Pacha est en plein travaux de rénovation intérieure. Le CNRS, qui occupe le premier étage, a pu la faire.

Après deux mois, l'Institut Pacha est en plein travaux de rénovation intérieure. Le CNRS, qui occupe le premier étage, a pu la faire.

Après deux mois, l'Institut Pacha est en plein travaux de rénovation intérieure. Le CNRS, qui occupe le premier étage, a pu la faire.

Après deux mois, l'Institut Pacha est en plein travaux de rénovation intérieure. Le CNRS, qui occupe le premier étage, a pu la faire.

Après deux mois, l'Institut Pacha est en plein travaux de rénovation intérieure. Le CNRS, qui occupe le premier étage, a pu la faire.

Après deux mois, l'Institut Pacha est en plein travaux de rénovation intérieure. Le CNRS, qui occupe le premier étage, a pu la faire.

Après deux mois, l'Institut Pacha est en plein travaux de rénovation intérieure. Le CNRS, qui occupe le premier étage, a pu la faire.

Des menaces de fermeture de l'Institut commencent alors à se préciser.

En octobre 2007, l'Université demande que le site ne reçoive plus ses étudiants en master.

Au 1^{er} mai 2008, le couperet tombe. Le Conseil d'Administration décide "l'interruption des activités d'enseignement et de recherche au sein du site universitaire de Tamaris" et commence à déménager son matériel. Cent huit années d'activités scientifiques s'achèvent ainsi.

Bien que le C.N.R.S. y occupe encore le premier étage du bâtiment principal et réalise d'importants travaux de rénovation, l'avenir de l'Institut reste incertain.

Depuis cette date, des informations diverses sont régulièrement données : "La fermeture n'est que provisoire...", "Un partenariat avec l'Université de Toulon et du Var, et de T.P.M. pourrait sauvegarder l'Institut", avec installation "soit de laboratoires de recherches liés à la mer, soit le laboratoire Protée actuellement basé à Toulon...", "Le C.N.R.S. pourrait financer la réhabilitation des locaux...". L'Université "travaille en partenariat avec le



C.N.R.S. sur un projet qui concerne la biologie des coraux", mais "cela pose la problématique budgétaire". Et, pour la ville de La Seyne : "Il est hors de question d'abandonner le site", d'autant qu'elle entend "développer un pôle mer à La Seyne". Mais aussi, fin 2009 : "Pour l'instant, on n'a pas d'argent".

A partir de 2010, à l'initiative de l'architecte Nathalie BICAIS, des associations locales s'activent pour tenter de redonner vie à ce joyau de la corniche de Tamaris.

Simultanément, les descendants et ayants droit de Michel PACHA entreprennent une action en justice, considérant que les recherches en physiologie marine ayant été interrompues, l'esprit de la donation initiale de Michel PACHA n'est plus respecté. Un long feuilleton judiciaire s'ensuit. En 2013, la justice conforte les héritiers, mais, en 2016, la cour d'appel de Grenoble donne finalement raison à l'université Claude-Bernard de Lyon I, ce qui lui permet d'envisager une reconversion pour le site.



L'Institut Michel-Pacha reste à la fac de Lyon

Le contexte: Alors que la justice lui a donné raison face aux héritiers de Michel-Pacha, l'université Claude-Bernard affiche de nouvelles ambitions pour le site de Tamaris.

En 2019, l'Université acte la rénovation du bâtiment emblématique de Tamaris en centre international de séminaire pour les scientifiques, afin de le rendre de nouveau attractif au niveau mondial.

En 2020, l'Université de Lyon prévoyant de n'apporter que 50 % du financement nécessaire, les collectivités sont appelées à "faire vivre" l'Institut Pacha. Nathalie BICAIS, maire de La Seyne – pour qui l'Institut constitue une pièce majeure du fameux "collier de perles" du littoral seynois – propose que la Métropole TPM, le Département et la Région participent à la réflexion pour faire de l'Institut un pôle d'intérêt scientifique et technologique, avec des chercheurs et étudiants qui travailleraient sur place dans les thématiques relevant du secteur maritime.

A terme, il est question de valoriser le site de manière à ce qu'il puisse générer des recettes. Parmi les pistes de réflexion :

- ✓ Des partenariats avec le monde économique et scientifique local, en vue de "développer une activité de tourisme d'affaires et scientifique", en intégrant les trois universités de Lyon, Toulon et Marseille.
- ✓ L'organisation de congrès, salons, séminaires, notamment à vocation subaquatique (médical, scientifique, photo, militaire...), à vocation internationale. La dégustation de produits de l'aquaculture locale ne serait pas oubliée.
- ✓ Des rencontres de scientifiques, de philosophes, d'acteurs économiques, d'artistes, de sportifs sur le thème de la Méditerranée et de ses enjeux, intitulées par exemple, "Rendez-vous méditerranéens de Tamaris", pourraient être ainsi organisés dans cet étonnant témoin du style orientaliste rappelant les palais de Constantinople.

Une première étape est annoncée du 1^{er} au 9 octobre 2022. Cet événement est intitulé :

"La Méditerranée demain".

"L'IMMIGRATION ITALIENNE A LA SEYNE".

Par Jean-Claude AUTRAN.

Marius AUTRAN – mon père – avait publié dans sa série d'ouvrages *Images de la vie seynoise d'antan*, deux chapitres traitant de l'immigration italienne :

- ✓ "*Du bourg provençal à la cité cosmopolite*", dans son tome III (1990).
- ✓ "*La Seyne : terre d'accueil*", dans son tome VIII (2001).

Ces derniers mois ayant été marqués à La Seyne par diverses manifestations soulignant l'amitié franco-italienne (conférence de Philippe DI SOMMA dans le cadre de notre Association, semaine italienne du 14 au 22 mai 2022, relance du jumelage avec la ville de Buti), nous avons jugé utile de revenir sur le thème de l'immigration italienne en publiant ci-après les principaux extraits des deux chapitres de Marius AUTRAN, complétés par quelques commentaires personnels.

POURQUOI CETTE IMMIGRATION ITALIENNE ?

La raison majeure fut d'ordre économique. L'Italie, pays dépourvu de minéraux, ne connaissait que les ressources de la terre. Dans les régions montagneuses du Piémont, ses habitants se nourrissaient de châtaignes, de polenta, de quelques produits de l'élevage. La fertilité des sols était plutôt limitée.

On sait que ce fut seulement à partir de 1860, sous la conduite de CAVOUR, que l'Italie devint un royaume unifié avec l'aide des armées de NAPOLEON III, ce qui permit l'expulsion des Autrichiens et le triomphe du royaume de VICTOR EMMA-NUEL II.

Pour donner au pays de véritables structures politiques et économiques il fallut des capitaux importants dont la paysannerie italienne ne pouvait tirer des avantages immédiats. Le nouveau royaume italien ne pouvait nourrir sa population croissante. Les conditions d'une émigration massive étaient réunies. On vit dans cette période des Italiens

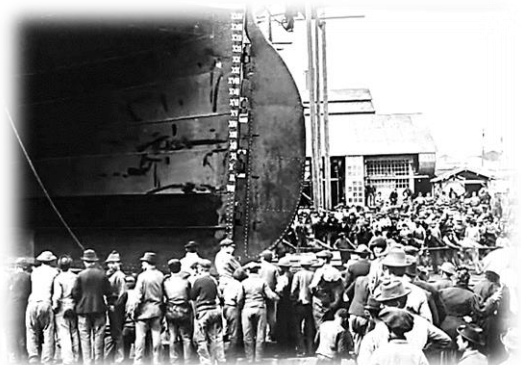
si misérables que certains n'hésitèrent pas à tenter de grandes aventures, à s'expatrier dans des pays lointains, très souvent aux Etats-Unis ou en Amérique latine, avec l'espoir d'y exploiter des richesses. Les moins audacieux se contentèrent de franchir nos frontières alpestres dans l'espérance d'y trouver des conditions de vie plus humaines et, tout naturellement, la France, la sœur latine, suscita l'intérêt des Piémontais, des Toscans, des Napolitains. Ils n'avaient pas grand-chose à perdre ces pêcheurs misérables, ces paysans loqueteux, ces montagnards, ces jeunes femmes qui transportaient des seaux de vidanges à des altitudes incroyables pour fertiliser la terre des restanques hautes et abruptes.

Dans l'histoire de notre communauté seynoise il est certain

que les problèmes de l'immigration italienne ont tenu une place immense par leur incidence sur la vie économique, par la rencontre de populations aux mœurs quelque peu différentes avec toutefois des affinités de langage, la langue de MISTRAL étant connue depuis longtemps au Piémont, avec des pratiques religieuses semblables et des comportements humains imprégnés de pacifisme.

Dans le même temps, les besoins de main d'œuvre se faisaient sentir dans toute la région provençale, et surtout sur les rivages où les constructions navales se développaient. Et puis ne fallait-il pas compenser les nombreux départs de charpentiers pendant la guerre de Crimée ? Combien de jeunes gens furent mobilisés pendant les guerres napoléoniennes pour la libération du sol italien, combien d'entre eux laissèrent leur vie sur les champs de bataille de Magenta et de Solferino ? Ne fallait-il pas aussi occuper les territoires d'outre-mer pour assurer la puissance de l'Empire Colonial ?

Tous ces événements ne pouvaient que favoriser la venue des étrangers dans la région provençale et particulièrement à La Seyne et ses chantiers navals dont les besoins en personnel se faisaient cruellement sentir. C'est bien pourquoi les dirigeants de la Chambre de Commerce de Toulon et la Direction des Forges et Chantiers de La Seyne se hâtèrent de solliciter des Pouvoirs publics la venue massive des travailleurs italiens : manœuvres, ouvriers et sans doute des techniciens recrutés dans les ports italiens (Gênes, Savone,



La Spezzia, Viareggio, Livourne, Naples) où ils avaient acquis une certaine expérience des activités maritimes. Vers la fin du XIX^e siècle un autre exemple éloquent nous fut donné par Michel PACHA, promoteur du tourisme local qui fit venir 400 travailleurs italiens, terrassiers, maçons, manœuvres, pour l'aménagement de la corniche de Tamaris. Ces hommes outillés de pics, de pioches, de pelles accomplirent une œuvre remarquable il y a plus d'un siècle, ouvrage qui perdure et que les Seynois et les touristes étrangers apprécient toujours.

Un grand nombre d'Italiens s'installèrent donc à La Seyne, à tel point qu'à partir de 1886 l'ensemble des familles italiennes représentait le quart de la population seynoise.

Le phénomène de l'immigration italienne qui a concerné notre région et La Seyne en particulier, s'est manifesté à trois périodes distinctes : le milieu du XIX^e siècle, la fin du XIX^e siècle, surtout dans les années 1875-1876, et l'après-guerre de 1914-1918 jusqu'en 1936. Nous verrons plus loin que pendant cette dernière période, les motivations ne furent pas les mêmes qu'au début. D'une guerre à l'autre, les événements allaient bouleverser bien des choses.

Le tableau suivant est significatif de la progression des étrangers venus à La Seyne dans la seconde moitié du XIX^e siècle et parmi eux la prédominance des travailleurs italiens.

Années de recensement	Habitants seynois	Etrangers	Italiens
1851	7401	242	236
1861	11700	1564	1554
1872	10123	1512	1484
1876	10655	2090	2055
1881	12072	2795	2729
1886	13166	3433	3365
1891	14332	3648	3575



Ce fut donc à partir de 1851 que les rivages méditerranéens provençaux connurent un afflux sensible d'émigrés italiens, mouvement dont la cause résidait avant tout dans leurs conditions de vie d'une extrême précarité, tant à la ville qu'à la campagne. Mais le premier courant de l'émigration italienne fut modéré ainsi que l'attestent les actes de naissance enregistrés à l'Hôtel de Ville. Entre 1853 et 1862, on compte 2480 naissances dont 230 d'origine italienne, soit moins de 10 %. L'extension de l'émigration à des familles entières se manifesta surtout dans les deuxième et troisième périodes, c'est-à-dire à la fin du XIX^e siècle et surtout au début du XX^e siècle.

MM. Noël VERLAQUE et Amable LAGANE, directeurs des chantiers navals, en appelèrent à la main d'œuvre immigrée. Il fallut des bateaux de plus en plus gros, le négoce prenant de l'ampleur ; les échanges maritimes se multiplièrent avec les ports de la côte méditerranéenne, puis les pays voisins. La main d'œuvre italienne contribua ainsi beaucoup à l'expansion de notre industrie navale.

Le *Petit Var*, journal d'information, publiait à la fin du XIX^e siècle des statistiques des chantiers navals dont les chiffres suivants sont extraits :

- ✓ En 1881, on comptait 2177 ouvriers aux Forges et Chantiers de la Méditerranée. Sur ce nombre, 58,4 % étaient Français ; 41,4 % étaient Italiens.
- ✓ En 1887, sur 2223 ouvriers, on compte 1152 Français et 1071 Italiens.
- ✓ En 1902 : la construction navale bat son plein, la guerre approche ! Sur les 5420 ouvriers des chantiers navals, 3550 sont Français et 1450 sont Italiens employés à titre permanent, auxquels s'ajoutent 420 étrangers à titre extraordinaire.

Mais avant de s'expatrier, il fallait avoir un minimum de garantie. On discutait dans chaque famille. Comment ferons-nous pour nous loger ? Comment serons-nous accueillis ? Au bout de ces discussions, on décidait toujours de faire partir un ou deux membres de la famille en éclaireurs, des hommes d'abord, des célibataires de préférence, pour savoir comment les choses pourraient se passer.

La première période fut celle de l'expérience, des tâtonnements, car la sécurité de l'emploi ne fut pas toujours assurée. Les travailleurs italiens avaient fait preuve d'un optimisme excessif.



Certains hésitaient à quitter définitivement leur pays par crainte d'apparaître comme des traîtres à leur patrie. De jeunes immigrés y retournaient pour accomplir leurs obligations militaires ou alors par désir d'y trouver une épouse. Et pourtant leur misère était si grande qu'ils finirent par opter définitivement pour La Seyne et la région provençale. Dans un premier temps, ils s'efforcèrent de trouver un travail stable, un logement modeste et envoyaient des subsides à leur famille restée au pays. Par la suite, ils furent rejoints par leur femme et leurs enfants. De nombreux jeunes fondèrent alors véritablement leur foyer à La Seyne.

Mais il y eut fréquemment des périodes de chômage dans les industries seynoises et les étrangers en furent les premières victimes.

Sans se laisser abattre, ces malheureux entreprirent les métiers les plus divers. Rien ne les rebutait. Certains fouillaient dans les poubelles, ramassaient et revendaient des chiffons, des peaux de lapin, du verre ; d'autres faisaient du commerce ambulancier, vendaient des pommes de terre, de l'ail, des plantes aromatiques, du pétrole, des bougies, du bois gras pour allumer le feu des fourneaux.

Malgré toutes leurs difficultés, on en voyait exercer deux ou trois métiers différents, travaillant jusqu'à 15 heures par jour. Ils réussirent à se loger dans des taudis dont ils agrémentaient l'intérieur quand ils le pouvaient.

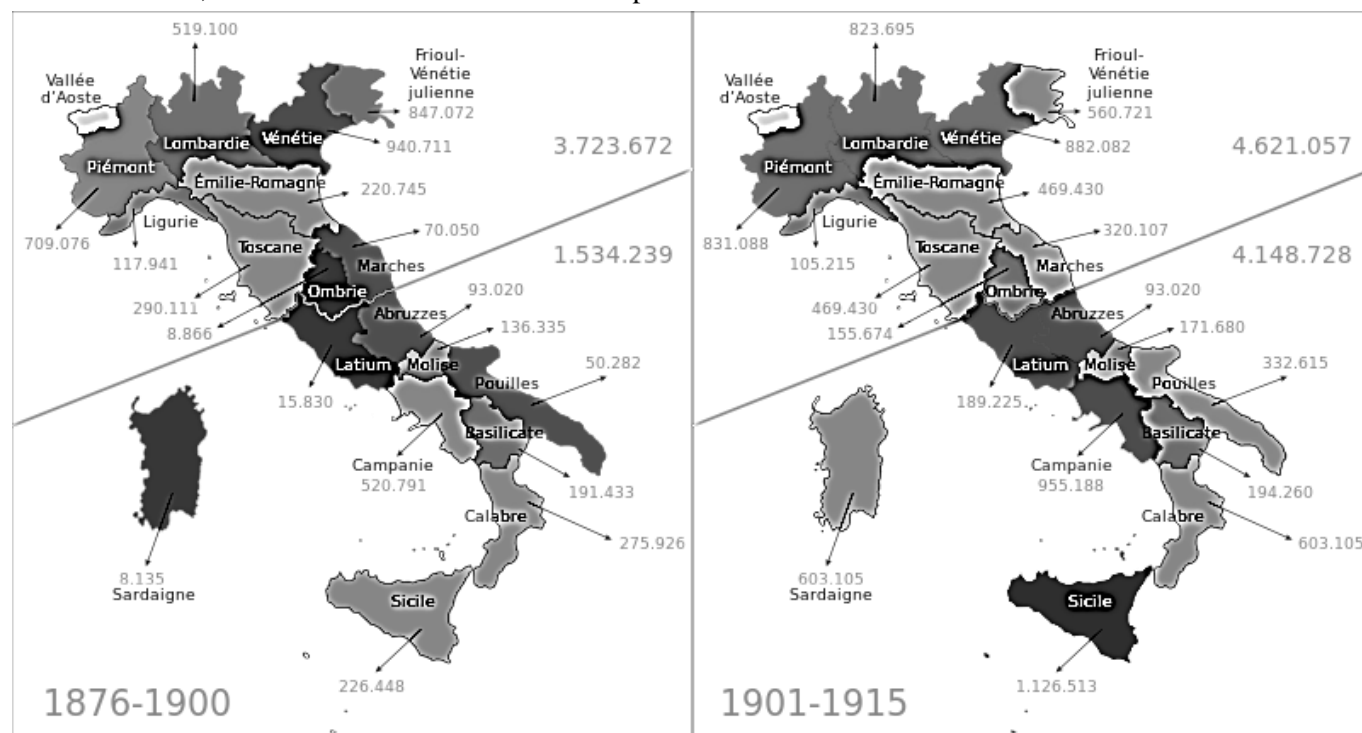
Puis, après des périodes de chômage, le travail reprenait dans les chantiers où on leur réservait les travaux les plus pénibles.

Leur persévérance, leur âpreté au gain leur permirent de s'installer tout de même et d'inciter par la suite d'autres membres de la famille à les rejoindre et, indépendamment des tâches ménagères, les femmes elles aussi, travaillèrent durement comme couturières, lavandières, balayuses de rue, ouvrières agricoles. Ces milliers d'Italiens surent donc s'adapter à des activités les plus variées : travaux de la terre, de la forêt, de la mer, ... Quelques années après, nombre de ces émigrés devinrent des artisans, des commerçants cossus, de petits industriels et même de riches propriétaires fonciers.



D'OU VENAIENT-ILS CES TRAVAILLEURS EMIGRES ?

Ils arrivaient du Piémont, de la Toscane, de Naples, de Sicile, de Sardaigne. S'ils n'avaient pas tous une formation bien déterminée, ils avaient surtout la volonté d'entreprendre.



Ceux en provenance de Naples, de la Sicile, étaient parfois remontés peu à peu, tout en navigant à la voile et pêchant à faible distance du rivage, vers les côtes de Toscane, puis de Ligurie ; puis, à la faveur d'une nuit, ils avaient atteint les eaux territoriales françaises et ils avaient accosté et s'étaient établis comme pêcheurs sur la Côte d'Azur. Ainsi, à Saint-Mandrier où existait depuis longtemps un port très abrité, on comptait dès la fin du XIX^e siècle, 53 pêcheurs en provenance de Procida (golfe de Naples), tandis que dans la même période, on en trouvait une douzaine à Saint-Elme.

Lorsque ces pêcheurs, qui s'étaient parfois connus en Italie, se retrouvaient sur nos rivages, on pouvait entendre de très loin, transmis et amplifié par la mer, ce genre d'échanges :

- *Come sei venuto da Napoli? Per mare o per terra?*

- *Sono venuto con la vela !*

Volontairement mal entendue par les pêcheurs français qui voyaient alors d'un mauvais œil ces concurrents étrangers, l'expression *con la vela !* avait alors donné cette expression insultante de *c.. à la voile !* Qualifiant les premiers immigrés italiens et plus généralement de tout individu considéré comme un imbécile ou un crétin. Telle est l'origine de cette expression vulgaire – qui n'est plus guère usitée aujourd'hui.

Vers 1860, à Saint-Mandrier, habité par des familles aux noms provençaux comme PEYRET, BERNARD, ANDRIEU, BLANC, GAUDEMARD, GIRAUD, JOUVENCEAU, vinrent s'incorporer les ESPOSITO, COPPOLA, BIANCO, AJELLO, SALDALAMACCHIA, SCOTTO DI RINALDI et plus tard viendront se fixer à La Seyne (hameau de Saint-Elme) des familles VUOLO, ATTANASIO, REPETO.

Des centaines de transalpins, d'abord des célibataires, arrivèrent de Coni, de Gênes, et entrèrent aux Forges et Chantiers comme manœuvres. Les ouvriers qualifiés, rares au début, devinrent de plus en plus nombreux.

Des centaines d'autres Italiens s'établirent comme ouvriers agricoles, artisans maçons, ferronniers, cordonniers, petits commerçants. Ils surent admirablement s'adapter à tout : aux modes de vie, à la langue provençale (surtout les Piémontais), à la langue française qu'ils apprirent aisément pour la plupart, à lire et à écrire.

Quels quartiers accueillirent ces émigrés italiens en priorité ?

Tout d'abord les quartiers de la Lune, des Mouissèques, de la Rouve, de Saint-Antoine, évidemment parce qu'ils étaient tout près de leur lieu de travail, tout au moins pour ceux



Buti

travaillant au chantier naval.

Les premiers habitants de ces quartiers non encore urbanisés vivaient dans une saleté repoussante. Aucun écoulement d'eau n'y existait ; les marécages des Mouissèques étaient tout proches ; les tas d'ordures où pullulaient les rats entretenaient des maladies endémiques. Le choléra de 1865 y prit naissance, ce qui expliqua les nombreuses victimes parmi les émigrés italiens.

Il fallut l'arrivée de Saturnin FABRE à la tête des affaires communales pour assainir ces quartiers mal famés à tous points de vue.

Peu à peu, ils abandonnèrent les premiers quartiers malsains et s'installèrent dans des locaux plus confortables de la ville : rue



Quartier de La Lune

Evenos, rue Messine, rue de l'Hôtel de Ville. Puis, leur infiltration se fit dans les quartiers extérieurs : Beaussier, Cavaillon, Pont de Fabre...

QUEL ACCUEIL LA POPULATION SEYNOISE RESERVA-T-ELLE A CES ETRANGERS ?

D'après les travaux d'enquête de quelques chercheurs, les nombreux témoignages de leurs enfants et petits-enfants et aussi notre expérience propre, il ressort que la froideur et l'hostilité constatées au début des premières migrations ne furent jamais la cause de violents conflits. S'il y eut de-ci de-là des situations conflictuelles, elles ne prirent jamais des caractères dramatiques.

Certes, les sarcasmes dont les Italiens furent abreuvés au début de leur séjour à La Seyne ne pouvaient pas créer une atmosphère agréable de cohabitation. Les qualificatifs de *Piantou*, de *Babi*, de *Macaroni* fusèrent longtemps dans la bouche des Seynois qui se disaient appartenir à une race pure. Qu'un individu portât des vêtements de couleurs criardes à dominante vert et rouge, on l'accusait de : " piantouliger... ". Les anciens, surtout, réagissaient mal. Déjà, ils s'exprimaient en racistes, ce qui explique en partie le lent processus des naturalisations et aussi le désir de certaines familles de retourner au pays natal.

Cependant, les récriminations de la population ne se manifestaient pas avec violence publiquement. Entre eux, les Seynois protestaient contre la présence des étrangers parce que, disaient-ils, "*ils sont la cause du chômage et puis ce sont les Italiens qui nous apportent les maladies contagieuses !*".

En outre, les rapports de police faisaient état de rixes dans les cafés de quartiers, particulièrement le dimanche. Les excès de boisson en étaient le plus souvent les causes. C'était bien vrai que les Italiens aimaient le bon vin qu'ils n'étaient pas les seuls à apprécier, surtout au bar de Florence, bien fréquenté le dimanche à la place Bourradet jusqu'à une heure tardive. Après les excès de boisson, les jeux de cartes ou de la *moura* se terminaient souvent par des rixes. Le patron de l'estaminet avait bien du mal, le lendemain pour faire disparaître les éclaboussures du trop-plein des vinasses sur les abords immédiats de son établissement.



Les travailleurs italiens l'aimaient si bien le bon vin, qu'ils imaginèrent un jour au cours d'une réunion de leur cercle d'amis de créer une coopérative pour la vente du vin en provenance d'Italie, qu'ils estimaient bien meilleur que celui vendu à La Seyne. Là, ils se heurtèrent à l'opposition du Maire **Saturnin FABRE** qui voyait dans cette opération un double danger : celui du commerce local accaparé par des étrangers, celui d'une concurrence que les marchands locaux n'auraient pas appréciée.

Alors les joyeux lurons transalpins durent se contenter du vin de Vignelongue, des Playes ou de La Cadière dont la réputation était bien affirmée depuis longtemps.

Mais la population seynoise ne leur tenait pas spécialement rigueur à ces travailleurs qui, dans leurs moments d'abandon, noyaient leurs chagrins une fois par semaine. Les habitants de la place Bourradet s'amusaient plutôt de les voir sortir titubants du bar de Florence en chantant des refrains gaillards. Ils imaginaient les scènes de ménage qui s'en sui-

vraient quand les épouses furieuses déshabilleraient, déchausseraient leurs époux éméchés ou ivres morts pour les fourrer dans leur lit jusqu'à la sirène inexorable du lendemain.

Cependant, aux moindres incidents qui suivaient parfois les beuveries du dimanche, il n'en fallait pas plus pour que les racistes interviennent auprès des pouvoirs publics afin de renvoyer chez eux tous ces ivrognes. Les rapports de police abondaient dans ce sens. Ils n'étaient pas tendres non plus pour les femmes et les jeunes filles en affirmant sans trop de précisions que la plupart des prostituées étaient d'origine italienne.

RACISME PERSISTANT.

Le racisme a existé de tout temps à La Seyne comme ailleurs. A la fin du XIX^e siècle, nos anciens descendants des Celtes et des Ligures pensaient qu'ils étaient les seuls à représenter une race pure parce que leurs noms ne se terminaient pas par des i, des a ou des o. Des professeurs de patriotisme (déjà) proclamaient avec véhémence : *"Il faut nous débarrasser de cette engeance ! Ils ne sont pas comme nous. Ils vivent d'une façon qui n'est pas la nôtre. Ils sont sales, leurs enfants sentent mauvais ! Ils sont pleins de poux. On ne devrait pas les accepter à l'école !"*

Si on apprenait qu'un larcin avait été commis quelque part, on accusait en priorité les Italiens, ces pelés, ces galeux d'où venait tout le mal, comme aurait dit notre cher LA FONTAINE.

Et les professeurs de morale d'accuser les émigrés de venir manger le pain des Français et de prendre même leur place dans les administrations.

- ✓ "Vous verrez qu'un jour, ils chasseront la population seynoise !", disaient-ils.
- ✓ "Un jour, ils seront les maîtres de tout : de nos terres, de nos entreprises, ils s'enrichissent sur notre dos les MACIO, SALVAGNO, CESANA, RISTORTO, CAVALLO, TOSELLO,..."
- ✓ "Ce qui est plus grave répliquait un interlocuteur, c'est que leurs enfants se sont instruits dans nos écoles et que demain ils seront les maîtres de notre administration... les GARAUDI, MAGNINO, BELLONE, RIBBA, qui ont fait leur maistrance auront bientôt l'arsenal en main !"
- ✓ "On les voit partout : dans les écoles, les MELGAZZA, GIORDANO, FENOGLIO, ROSSI font même la classe à des petits Seynois ! C'est un comble ça !". Un autre répliquait : "Vous allez sur le marché, à la poissonnerie ; là ce sont les FILIPUCCI, PELUFFO, AQUARONE, QUEIROLLO, ATTANASIO, VUOLO, REPETO..."

Même si le mélange des communautés seynoise et italienne s'était finalement effectué sans violence notable, un fond de racisme persistait parmi les électeurs. La preuve nous était donnée au moment des élections municipales où l'on voyait des électeurs, qui ne s'en cachaient pas d'ailleurs, rayer les candidats aux noms d'origine italienne, au moment où les lois électorales permettaient dans les scrutins de liste, de panacher ou de rayer des candidatures. Des Seynois déclaraient : "Que des Italiens président des associations de boulomanes, passe encore ! Mais qu'ils administrent la ville ! Alors ça, ce serait une abomination !"

A certaines périodes, on vit arriver au collège Martini des enfants retardés dans leurs études pour les raisons les plus diverses. Nombre d'entre eux étaient des enfants d'immigrés que les parents, qui ne maîtrisaient pas toujours le français, avaient préféré utiliser chez eux à des tâches diverses.

Quand M. BAUDE, à la rentrée d'octobre des sixièmes techniques, faisait l'appel, on assistait à des scènes de ce genre :

- Répondez *présent* à l'appel de votre nom !
- BARBAGELATA !
- Présent !
- BOCHECIAMPE !
- Présent !
- INCATASCIATO !
- Présent !
- PICCHIACCIO !
- Présent !



Alors le Chef des travaux, encore sensible aux sentiments xénophobes qui avaient marqué la fin du siècle précédent, maniant l'ironie avec un art consommé, s'écriait : "C'est la noblesse tourangelle qui nous arrive de Buti...".

L'INTEGRATION PACIFIQUE.

Les mois et les années passèrent et les Seynois constatèrent l'évidence : les Italiens étaient des travailleurs acharnés et honnêtes qui rendaient partout des services appréciables. La majorité de la population comprit le désespoir qui avait contraint ces malheureux à quitter leur patrie. Elle leur fit confiance et les gens compréhensifs disaient : "Ils sont des latins comme nous, leurs ancêtres Romains sont venus chez nous il y a bien longtemps. Ils sont chrétiens comme nous et ils iront à la même église. Notre langue provençale leur est familière, surtout chez les Piémontais". Vous verrez, ils finiront par prendre nos habitudes. Ainsi le bon sens triompha et le moment vint où les beaux émigrés ne retournèrent plus en Italie chercher une épouse. N'y avait-il pas de belles filles à La Seyne ? Et il y eut aussi de belles brunes venues du Piémont ou de la Toscane qui ne laissèrent pas indifférents les pêcheurs et les cultivateurs seynois.

Les petits-bourgeois qui les avaient méprisés, en vinrent à les utiliser pour maints travaux à la ville comme à la campagne. L'adaptation, l'intégration de ces émigrés se faisait insensiblement.

Leurs enfants furent reçus dans les écoles et les enseignants se mirent à leur portée pour les faire suivre.

Vers la fin du XIX^e siècle, le processus des naturalisations s'amorça sérieusement malgré les frais de chancellerie qui posaient parfois problème chez les plus humbles.

De nombreux émigrés participèrent à d'autres sociétés de secours mutuels qu'on appelait : La fraternelle, Les menuisiers réunis, l'Epargne de La Seyne, la Solidarité maritime. L'année 1885 vit naître la Société de secours mutuels appelée L'Union subalpine italienne à laquelle les Italiens adhérèrent massivement, ainsi qu'à La Fratellanza popolare. Les émigrés italiens de plus en plus nombreux allaient également s'intégrer dans la vie syndicale et culturelle. Ils menèrent des luttes sévères pour la défense des mutuelles ouvrières, participant aux grèves malgré les sanctions dont le patronat les menaçait. On les vit distribuer des tracts exprimés en langue italienne pour soutenir l'action des grévistes seynois. C'est dire les progrès d'une solidarité agissante dans le monde du travail. Et puis, hors des ateliers, travailleurs seynois et italiens se rencontrèrent dans les sociétés musicales. La population venait toujours applaudir la Fanfare garibaldienne au cours de ses sorties du dimanche à travers les rues de la ville. Cette formation dynamique en tête de laquelle flottait un drapeau italien portant l'effigie de **Giuseppe GARIBALDI** célèbre patriote, l'un des artisans les plus ardents de l'unité italienne. Et les émigrés enseignaient aux Seynois l'attitude courageuse de ce patriote qui mobilisa son armée au service de la France pendant la guerre de 1870. La fanfare garibaldienne ne suffisant pas à satisfaire le désir des émigrés amoureux de la musique, peu à peu, par dizaines, les musiciens italiens cherchèrent à intégrer nos philharmoniques locales : La Seynoise et L'Avenir Seynois. A l'Avenir Seynois, où des discussions parfois orageuses, et des réactions qu'il faut qualifier de racistes, s'en suivirent, de bons instrumentistes furent néanmoins admis : les ALBINI, les VESPERO, les CAZALE s'y manifestèrent avec éclat. A La Seynoise, il semble que ce sectarisme n'ait pas été trop de mise. "*Ces Italiens ne sont-ils pas des enfants du pays de VIVALDI, de PAGANINI, de ROSSINI, de VERDI, de PUCCINI,... dont nous jouons les œuvres ? Pourquoi les refuser s'ils sont de bons musiciens, disait le Président PONS dans les années 1910 ?*". Au fil des années, on put donc voir de nombreux jeunes gens immigrés rejoindre les rangs de La Seynoise où ils devinrent d'excellents instrumentistes. C'est ainsi que La Seynoise s'enrichit avec la venue de GILARDI, baryton hors pair, de BERGONZO, clarinettiste de haut niveau, de la basse SCHIVO, des frères GARRO, des BERGONZO, MASSELLO, BONINO, RIBBA, FALCO, MOLINARI, VALLARINO, CIARLO, SCHIVO, BACCINO, BONACCORSI, etc.

Quelques années plus tard, le célèbre trompettiste François TALIANI, originaire de Buti, ne devint-il pas, de 1925 à 1937, puis de 1945 à 1948, l'un des chefs de musique émérites de La Seynoise ?

Dans le domaine culturel, la pénétration des Italiens se fit à la satisfaction générale.

Les naturalisations se multiplièrent : entre 1895 et 1910, 510 Italiens optèrent pour la nationalité française. Les jeunes furent appelés au service militaire et malheureusement des dizaines d'entre eux tombèrent sur les champs de bataille dans les premiers mois de l'année 1914, donnant ainsi la preuve cruelle de leur attachement à la France, leur terre d'accueil.

Il ne faut pas oublier de citer les noms de familles italiennes cruellement endeuillées et dont les tombes de notre nécropole portent toujours témoignage. Parmi les 430 soldats, marins et officiers seynois morts au cours de la première guerre mondiale, on dénombre près d'une centaine d'Italiens : BADANO, BERRUTTI, BONINO, MARRO, GIORDANO, GILARDI, FIANDINO, MELGAZZA, ALBINI, VIGNONE...

Il est nécessaire d'ajouter qu'en 1915, entrant seulement à cette date dans le conflit mondial, l'Italie mobilisa ses enfants immigrés qui par milliers versèrent leur sang dans les combats contre l'Autriche alliée de l'Allemagne de GUILLAUME II.



François TALIANI

ENTRE 1920 ET 1940.

A partir de 1921, le paysage politique italien se dégrada dangereusement. On sait comment MUSSOLINI, avant même de devenir le chef de l'Etat, avec l'appui du roi VICTOR EMMANUEL III et de la Papauté, fit régner la terreur dans son pays en brisant par la force brutale, les tortures et les assassinats, tous ceux qui s'opposaient à sa politique et à son idéal fasciste.

Des milliers d'Italiens poursuivis trouvèrent un refuge en France et particulièrement dans le Midi grâce à des compatriotes installés depuis plusieurs décennies sur des terres provençales et des cités industrielles comme La Seyne. L'immigration s'accrut et prit alors un caractère nettement politique. Par centaines, démocrates, républicains, socialistes, communistes, anarchistes, libres penseurs, furent accueillis par des familles d'immigrés qui prirent de gros risques en assurant leur clandestinité. Lors de l'occupation italienne en 1943, de nombreux Italiens vécurent clandestinement parce que recherchés par les sinistres Chemises noires qui poursuivaient les antifascistes, même parmi les émigrés. Disons au passage que d'humbles familles seynoises sauvèrent des hommes politiques de haut rang

comme Giuseppe SARAGAT ou Pietro NENNI, devenus dans la République italienne d'après-guerre, les plus hauts personnages de l'Etat.

Les émigrés de cette période arrivèrent souvent sans autorisation légale et furent tout disposés à renforcer le courant antifasciste en France où les syndicats et les partis politiques de gauche s'unissaient dans le vaste mouvement du Front Populaire. Dans cette même période, les Républicains espagnols se battaient contre FRANCO, de sinistré mémoire, allié d'HITLER et MUS-SOLINI.

De courageux émigrés italiens n'hésitèrent pas un instant à s'engager dans les brigades internationales et nous avons en mémoire les noms de Seynois comme CASANOVA, Salvatore CASULO, Angelo FILIPPUTTI, LOMBARDOZZI, Gaspard FRANCIOLI, etc.



Giuseppe SARAGAT



Pietro NENNI

La période comprise entre 1925 et 1936, onze années de l'entre-deux guerres, vit donc un mouvement migratoire important de l'Italie vers la France, renforcé par le fait des persécutions politiques, ce qui ne veut pas dire que les motivations à caractère économiques avaient disparu, au contraire, car le fascisme n'a jamais amélioré les conditions de vie du peuple italien.

La paix enfin revenue, La Seyne pansa ses blessures, reconstruisit ses habitations et il est évident qu'on ne pouvait plus faire alors de distinction entre les communautés seynoise et italienne tant les heures douloureuses les avaient rapprochées l'une de l'autre.

Tous ces nouveaux Seynois du XX^e siècle ont permis le doublement de la population. Ils s'enracinèrent solidement après des années de travail acharné et des économies substantielles. Leurs premiers lopins de terre se transformèrent en hectares où ils creusèrent des puits pour arroser leurs cultures et bâtirent leur maison d'habitation. Une petite bourgeoisie italienne naquit avec les propriétaires terriens, les artisans maçons, les commerçants, une classe qui faisait bien des jaloux parmi les Seynois de souche.

Dans les années de l'entre-deux guerres, apparurent quelques candidatures aux élections municipales, avec prudence toutefois.

La guerre 1939-1945 soumit les émigrés italiens à de rudes épreuves : à ceux qui tombèrent sur les champs de bataille ou dans les combats de la Résistance s'ajoutèrent les victimes civiles des bombardements.

A de rares exceptions près on ne vit pas de familles italiennes retourner se fixer à leur point de départ. De nos jours, là où se retrouvent des parentés, on se rend des visites périodiques et on peut considérer que le grand courant migratoire italien auquel nous avons assisté est maintenant terminé. Est-ce à dire que des faits semblables ne sont plus possibles ? Il serait imprudent de l'affirmer car dans notre monde agité, tourmenté à l'extrême, tout est possible.

CONCLUSION.

L'émigration italienne, parce qu'elle fut très importante, eut des répercussions considérables sur la vie seynoise sans aller toutefois jusqu'à une déstabilisation.

On peut même affirmer qu'elle fut bénéfique pour l'économie locale qui reçut l'impulsion de milliers d'ouvriers et de cultivateurs qualifiés, d'entrepreneurs audacieux, d'artisans, de commerçants enthousiastes, qui forcèrent l'admiration de la population seynoise de souche, par leur volonté de réussir, leur courage, leur endurance, et qui devinrent au fil des années de véritables fils de la Provence.

Ce ne sera pas toujours le cas pour d'autres vagues d'immigration qui touchèrent notre ville à partir des années 60.

Au fil des années, ces Italiens, que l'on méprisait au début de leur séjour à La Seyne, forcèrent le respect des familles seynoises par leur comportement de travailleurs infatigables, leur volonté inflexible dans l'accomplissement de leurs tâches, même les plus ingrates, leur honnêteté, leur courtoisie.

Insensiblement les sentiments racistes s'estompèrent et l'intolérance fit place peu à peu à une cohabitation raisonnable et même à une véritable convivialité. On peut dire que les deux communautés se sont enrichies mutuellement de leurs cultures respectives.

Quand les premiers Italiens s'établirent à La Seyne, ils baptisèrent leurs enfants avec des prénoms de leur pays : Luigi, Giuseppe, Renato, etc. La génération suivante adopta des prénoms bien français. C'est ainsi qu'arrivèrent dans le terroir seynois : MARRO Gilbert, BERTOLOTTO Antoine, FIANDINO Jean-Marie, PRATALI Paul, VIAZZO Eugène, CIAMPI Christian,... Allez-leur dire aujourd'hui qu'ils ne sont pas Seynois ?

QUELQUES COMMENTAIRES PERSONNELS.

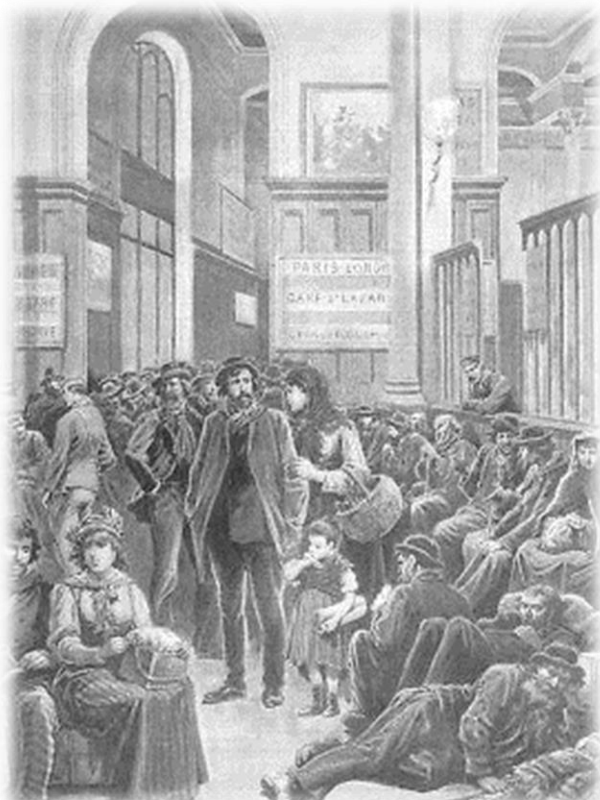
A la différence de nombreux Seynois d'aujourd'hui, il se trouve que je n'ai pas d'ancêtre direct dont le nom se termine par un i ou un o. Je n'en tire aucune espèce de fierté, d'autant que, par alliance, j'ai une parenté avec plusieurs familles d'origine italienne. Par exemple, avec les MARRO (originaires de Limone), LAMBERTUCCI (de Buti), GRAGLIA (de Coni), LOTTO (de Belluno), BAGLIOTTO (de Varazze), SAVONA (d'Imperia), VAIROLATTO (de Bagnolo), etc.

D'autre part, il ne faut pas oublier que le patronyme de certains de mes ancêtres dont le nom se termine par un y (MABILY, PISANY) s'écrivait anciennement avec un i. Ainsi, les MABILI, qui avaient changé leur nom en MABILY pour faire sans doute oublier une ascendance étrangère, étaient présents à Marseille depuis le XVI^e siècle, et ils venaient de Ligurie..., tandis que les PISANY (PISANI), qui aimaient pourtant brocarder les *piantous*, étaient paraît-il originaires de Pise...

A noter aussi que mon arrière-grand-père maternel, Etienne Laurent Marie GAUTIER, au nom bien français, était né en 1844 à La Bollène-Vésubie, qui appartenait alors à la province du Piémont. Il est intéressant de noter que, sur son acte de naissance rédigé en piémontais (Stefano Lorenzo Mariano), la profession de la mère était : "*a cura de la sua casa*", une délicatesse importante quand on observe que sur les actes français, la mère est très souvent indiquée : "sans profession"...

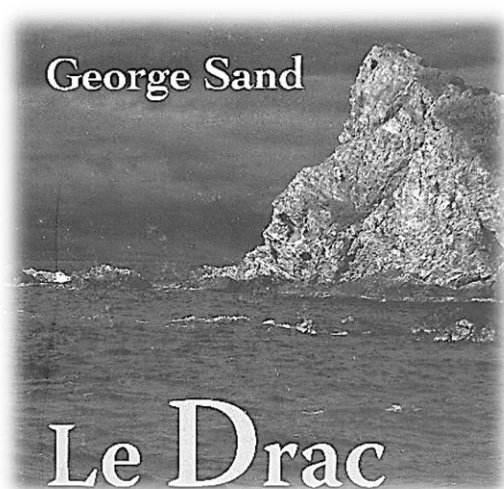
A La Seyne et dans les environs, où l'influence italienne avait été considérable, l'habitude fut prise d'interpeler les personnes portant des noms propres très français en accentuant l'avant-dernière syllabe : 'AUTRAN, 'RAVOUX, 'DESCAMPS, FOU'RAIGNAN, 'GIRARD, 'RIBOT,... Et ceci est vrai aussi (également, sous l'influence de la prononciation provençale), pour certains noms de lieux : Sa'nary, 'Riboux,...

De même, l'influence italienne a pu faire que certains noms, pourtant bien français, soient italianisés, tel que Régis, que l'on prononçait 'Reggi. Le pire étant le nom de M. PHILIBERT, que j'ai entendu souvent prononcer par dérision (on ne connaissait pas le verlan à La Seyne) : "BER'LIPHI"!...



"LE DRAC".

Par Gilbert PAOLI.



Le drac provençal, écrit Dominique AMANN "a trouvé un chantre inattendu en la personne de George SAND qui ayant découvert fortuitement cette croyance lors d'un séjour qu'elle fit dans le Var, l'illustra par une pièce de théâtre qui atteste la survivance de cette superstition en Provence maritime dans la seconde moitié du XIX^e siècle".

L'intitulé exact de cette œuvre est *Le drac, rêverie fantastique en trois actes*. C'est une œuvre assez tardive dans la vie de George SAND puisqu'elle a alors 56 ans. Cette œuvre paraît dans la *Revue des Deux Mondes* en 1861. *Le drac* est ensuite édité dans le volume du



Théâtre de Nohant avec quatre autres pièces (*la Nuit de Noël, le Pavé, Plutus et Marielle*) en 1864. *Le drac* est ensuite adapté pour la scène parisienne cette même année 1864.

I - QU'EST-CE QU'UN DRAC ?

Le drac désigne, principalement en Occitanie et en Catalogne, un grand nombre de créatures imaginaires de formes variables, dont la plupart sont considérées comme des dragons représentant le diable, liées à l'eau et à ses dangers.

Le mot *drac* qui n'est mentionné ni dans *le Petit Larousse* ni dans *le Petit Robert* est un terme occitan vraisemblablement issu du latin classique *draco* qui signifie dragon. Ce mot est issu d'une racine indo-européenne qui a donné des noms de fleuves et de rivières dans les Alpes françaises et italiennes (*drac* et *Durance*), ainsi que dans la péninsule ibérique (*Douro* et *Duero*). Elle a donné son nom à certaines villes du midi, Draguignan, Mondragon par exemple. Cette racine existe aussi dans les langues celtiques, où elle a servi à désigner les fameux *drakkars* des Vikings. Elle se retrouve en tant que nom de famille, chez les Anglo-saxons et l'un de ceux qui illustrèrent ce nom,

Francis DRAKE, fut surnommé *El Draque* par les Espagnols et noté *Franciscus Draco* dans les textes latins.

La première trace écrite de la légende du drac remonte au XII^e siècle, dans un ouvrage de Gervais DE TILBURY, un écrivain qui a fait ses études à Bologne et qui a passé une trentaine d'années dans le royaume d'Arles.

Un des dracs les plus connus est celui de Beaucaire. Vivant près de cette cité au fond du Rhône, le drac sème la terreur, si bien que plus personne ne s'aventure près du fleuve. Dragon aquatique aux griffes acérées, le drac adore la chair humaine, celle des enfants en particulier. Doté de dons de magicien, il peut créer des illusions pour attirer ses victimes. Il fait miroiter de fausses pierres, pour laisser croire qu'il s'agit d'or ou de pierres précieuses, afin que les enfants entrent dans l'eau. Dès qu'ils en approchent, il surgit du fond du fleuve pour les dévorer.

Un jour, il attire en utilisant son chant, que l'on dit fascinant, une lavandière dans les eaux du Rhône et la capture. Il ne la tue pas, car ayant eu un enfant de sa femelle, il a besoin d'une nourrice pour l'élever. Pour qu'elle accomplisse sa tâche le drac confie à la lavandière une boîte contenant de la graisse humaine, avec laquelle elle doit enduire son fils chaque soir, afin qu'il devienne invisible comme son père. Il lui demande également de se laver les mains après chaque utilisation avec une eau spéciale. Mais un soir, elle oublie de le faire et le lendemain, lorsqu'elle s'éveille et se frotte les yeux, elle se rend compte qu'elle peut voir le drac alors qu'il est invisible.

Un jour, il attire en utilisant son chant, que l'on dit fascinant, une lavandière dans les eaux du Rhône et la capture. Il ne la tue pas, car ayant eu un enfant de sa femelle, il a besoin d'une nourrice pour l'élever. Pour qu'elle accomplisse sa tâche le drac confie à la lavandière une boîte contenant de la graisse humaine, avec laquelle elle doit enduire son fils chaque soir, afin qu'il devienne invisible comme son père. Il lui demande également de se laver les mains après chaque utilisation avec une eau spéciale. Mais un soir, elle oublie de le faire et le lendemain, lorsqu'elle s'éveille et se frotte les yeux, elle se rend compte qu'elle peut voir le drac alors qu'il est invisible.



Le drac de La Beaucaire

Elle n'en dit rien. Sept ans s'écourent et le drac finit par relâcher la lavandière qui reprend son ancienne vie. Un jour qu'elle est au bord du Rhône, elle aperçoit le drac et le salue. Le drac fou de rage en se rendant compte qu'on pouvait le voir, lui crève un œil d'un coup de griffe et disparaît à jamais. Le célèbre poète provençal du XIX^e siècle, **Frédéric MISTRAL**, le décrit ainsi dans son Poème du Rhône :

*"J'ai toujours entendu dire : sous le Rhône
En des profondeurs qui sont inconnues,
Fréquente, depuis que le monde est monde
Un être fantastique nommé le drac, Superbe
Et svelte ainsi qu'une lamproie, il se tortille
Dans l'entonnoir des tourbillons où, blanc,
Il vous transperce de ses yeux glauques.
Ses cheveux longs, verdâtres, floches comme de l'algue
Lui flottent sur la tête au mouvement de l'onde.
Il a les doigts, dit-on et les orteils
Palmés, comme un flamand de la Camargue,
Et deux nageoires derrière le dos,
Transparentes comme deux dentelles bleues.
Les yeux à moitié clos, nu comme un ver,
Il en est qui l'ont vu au fond d'un gouffre,
Nonchalamment couché au soleil sur le sable,
Humant comme un lézard la réverbération,
Avec la tête renversée sur le coude.
Errant sous l'eau avec la lune
D'autres l'ont entrevu, dans les flaques tranquilles,
Qui à la dérobée tirait les fleurs d'iris
Ou de nénuphars".*

On le voit le drac vit essentiellement entre Arles et Avignon mais on en trouve aussi des traces à Draguignan, à Pont-Saint-Esprit, ou encore près de Toulon. Au fil du temps, la monstrueuse créature aquatique a vu son apparence se transformer.

Ainsi, le drac ne revêt pas toujours cette nature démoniaque. C'est une sorte de lutin souvent désagréable, mais pas vraiment maléfique, qui s'amuse à jouer toutes sortes de tours aux humains dans leurs maisons, à exciter le bétail, à mener grand tapage, à tresser la crinière et la queue d'un cheval. Le plus souvent, il existe des méthodes pour s'en débarrasser: Comme les dracs doivent laisser les choses dans leur état initial avant de repartir, on place sur leur passage un bol rempli de grains, qu'ils renversent, et ils doivent ramasser tous les grains sans en oublier un seul. Selon d'autres sources, les dracs adorent compter, il suffit donc de mettre sur leur passage une grande quantité de petits objets, comme un bol de graines, pour les occuper ; ou bien, comme le fait un paysan rusé, qui dit à un drac qu'il était fils des étoiles, et que toutes lui appartenaient : le drac est encore en train de les compter. Quelquefois même le drac rend des services aux humains. Dans certaines régions on confectionne un gâteau qu'on laisse dans un coin de la maison afin de se concilier ses bonnes grâces.



Le drac est resté longtemps présent dans l'imaginaire collectif, chacun s'ingéniant à broser son portrait selon sa fantaisie : tantôt les dracs sont de véritables démons acharnés à la perte de leurs victimes, tantôt des diabolotins faisant de mauvaises farces, tantôt de simples lutins espiègles jouant des tours innocents à des humains trop crédules. Il existe même de bons dracs qui rendent des services, prennent les gens en amitié, notamment les enfants. Ce bon drac récompense les mérites et égaie l'existence rude et laborieuse des gens bons et simples.

Nous verrons ce qu'en fait George SAND.



II - GENESE ET POSTERITE DU DRAC DE GEORGE SAND.

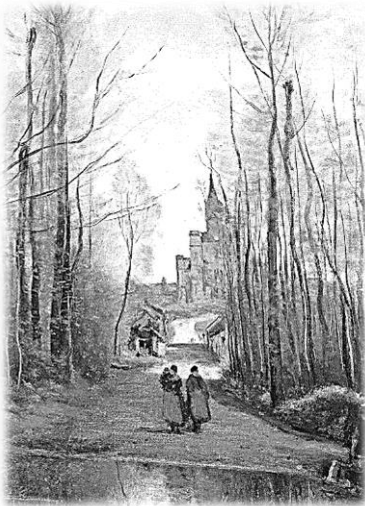
La villa d'Antoine TRUCY

A - Circonstances dans lesquelles cette œuvre a été écrite.

Le 27 octobre 1860, George SAND, dans le jardin de sa maison de Nohant, est prise d'un malaise et s'effondre. Son médecin le docteur VERGNE, diagnostique une fièvre typhoïde dont elle se remet petit à petit. Pour hâter sa guérison, le médecin lui conseille de poursuivre sa convalescence dans le Midi. Elle repousse son départ jusqu'en février de l'année suivante afin d'achever un roman qu'elle était en train d'écrire, *Valvèdre*. Et c'est ainsi qu'elle arrive en gare de Toulon le 18 février en compagnie d'Alexandre MANCEAU, son dernier compagnon, et de sa servante préférée Marie CAILLAUD. Elle y est attendue par son fils Maurice, envoyé en éclaireur et par Charles PONCY le poète maçon. On connaît la suite. Tous prennent la mer et se dirigent vers Tamaris où Maurice SAND a loué une partie de la villa d'Antoine TRUCY.



George SAND passe trois mois dans cette villa du 19 février au 29 mai. Durant sa convalescence elle s'accorde de longues randonnées pédestres ou des excursions qui lui permettent de découvrir toute l'aire toulonnaise du Faron au Cap Sicié, du Brusç à Notre-Dame-du-Mai. Elle s'aventure jusqu'à Hyères. Elle en profite pour étudier la flore locale et pour approfondir ses connaissances en géologie. Elle s'intéresse à la vie des gens, des gens de mer en particulier, pêcheurs, marins, officiers, bagnards.



Cette convalescence lui fournit la matière d'un roman bien connu *Tamaris* et d'une petite pièce de théâtre beaucoup moins connue, *le drac* qui met en scène quelques croyances locales. Ces croyances locales provençales entrent en résonance avec les croyances populaires du Berry qui ont imprégné l'enfance de George SAND et qu'on retrouve dans ses romans champêtres, *la Mare au Diable* (1846), *la Petite Fadette* (1849), *François le Champi* (1849). Le Berry, riche de ses légendes et de ses superstitions a nourri le goût de George SAND pour le fantastique. Elle écrit à son fils Maurice quelques mois avant de composer *le drac* : "*Le fantastique n'est pas encore mort chez nous [...]. Le diable est [...] dans la maison d'une femme qui ne peut mettre de beurre dans sa soupe sans que quelque chose de rouge ne s'élançe du coin de son foyer pour cracher dans ladite soupe. On a fait venir le curé pour exorciser*".

Rien d'étonnant donc que George SAND décide de faire de ces croyances locales au drac une courte pièce pour son théâtre de Nohant.

B - L'élaboration de la pièce.

Le projet du *drac* remonte au début du mois d'août 1861. George SAND est à la recherche d'un divertissement familial. Elle écrit dans la préface de la pièce : "*Je pensais bien ne jamais avoir à noter ces impressions fugitives au milieu de tant d'autres plus faciles à définir; mais le hasard m'en fit retrouver quelque chose un des jours du mois dernier en essayant d'écrire une légende dialoguée pour quatre personnages de notre connaissance. Le drac oublié m'apparut comme dans un rêve [...]. Ce n'était pas l'histoire qu'on m'avait racontée mais c'était l'image flottante dont j'avais vu le cadre saisissant*".

Le drac est conçu comme un aimable divertissement de soirée. La pièce avance rapidement. Dans une lettre à Pauline VILLOT datée du 11 août 1861, George SAND écrit : "*il y a sur le chantier une autre pièce*" avec un titre provisoire *les deux Bernard*. Le mois suivant, cette pièce est achevée et George SAND dans une lettre adressée à Alexandre DUMAS fils en date du 9 septembre 1861 dit : "*nous allons jouer une chose fantastique en 3 actes, une fantaisie incompréhensible, dont je vous ai parlé, un homme double, si notre public n'y comprend goutte, ça nous est bien égal*". La première est fixée au 26 septembre 1861.

"*Le 26 nous jouons une chose sans nom, sans queue ni tête, un drame fantastique à 4 personnages*" écrit George SAND dans une lettre à Edouard PLOUVIER. La veille était arrivé **Alexandre DUMAS fils**. Une nouvelle représentation a lieu le 25 octobre 1861 en présence du prince NAPOLEON et de Maurice qui était revenu des Etats-Unis.

Ainsi George SAND composa-t-elle en quelques semaines "*sans crainte et sans scrupules une rêverie qui ne devait être soumise à aucune critique officielle*" et qui devait seulement fournir un divertissement pour une agréable réunion de famille. George SAND qualifie son œuvre de "*fantaisie dépourvue de toute prétention*".



Il convient de s'arrêter sur le mot fantaisie pour en préciser le sens.

Étymologiquement le mot fantaisie dérive de l'ancien français "fantaisie" qui signifie imagination, issu lui-même du latin *fantasia* qui signifie apparition, lui-même issu du grec ancien *phantasia* qui signifie vision. Le mot fantaisie connote l'idée d'une œuvre d'imagination libre sans contrainte ni règle.

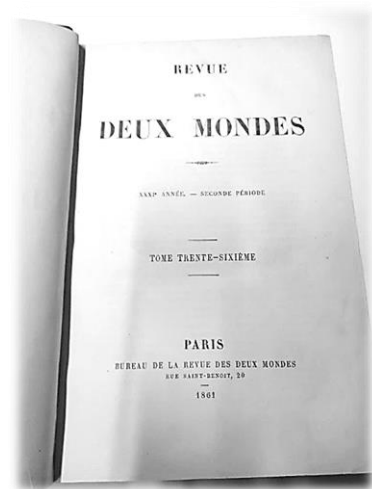
George SAND dans sa préface nous raconte comment lui est venue l'idée de sa fantaisie qu'elle qualifie elle-même de "divagation", de divagation "échevelée": "*gagnée par le spectacle [...] d'une mer agitée, je me représentais le monde impalpable qui doit peupler l'immensité inconnue.[...]. Figurez-vous une forêt à perte de vue de roches plantées dans la mer.[...]. L'eau brillante, d'un bleu presque noir, détachait vigoureusement [...] cette armée de spectres livides imprégnés de sel, et l'ardent soleil qui les blanchissait jetait sur ces apparitions je ne sais quelle effrayante gaieté. [...]. Cela était beau et rempli de l'attrait du vertige. L'esprit s'élançait irrésistiblement de roche en roche ; il s'enivrait de la profondeur de ces racines puissantes de la montagne sous-marine ; il s'abandonnait aux curiosités de l'inaccessible ; il voulait planer sur tout, plonger dans tout ; il vivait d'une vie terrible et folle*".

George SAND est depuis son enfance coutumière de ces états presque hallucinatoires. Ainsi on peut lire dans *Histoire de ma vie* l'anecdote suivante : "*Ma mère lisait [...], j'écoutais d'abord attentivement. [...] J'étais assise à ses pieds devant le feu et il y avait entre le feu et moi, un vieil écran à pieds, garni de taffetas vert. Je voyais un peu le*

feu à travers ce taffetas usé, et il y produisait de petites étoiles dont j'augmentais le rayonnement en clignotant. Alors peu à peu je perdais le sens des phrases que lisait ma mère. [...] Des images se dessinaient devant moi et venaient se fixer sur l'écran vert. C'étaient des bois, des rivières, des villes d'une architecture bizarre et gigantesque comme j'en vois souvent encore en songe ; des palais enchantés avec des jardins comme il n'y en a pas, avec des milliers d'oiseaux d'azur, d'or et de pourpre qui voltigeaient sur les fleurs et qui se laissaient prendre comme les roses se laissent cueillir [...] je voyais aussi des bosquets illuminés, des jets d'eau, des profondeurs mystérieuses, des ponts chinois, des arbres couverts de fruits d'or et de pierreries, enfin tout un monde fantastique. [...]. Un jour ces apparitions devinrent si complètes que j'en fus comme effrayée".

George SAND écrit dans *Histoire de ma vie* : "*Ce sont les promenades aériennes de mon moi fantastique*".

Le manuscrit, envoyé à François BULOZ, est publié dans la *Revue des Deux Mondes* le 1^{er} novembre 1861.



C - Postérité de cette fantaisie fantastique.

Le drac conçu au départ comme *fantaisie fantastique* destinée à des représentations intimes devient quelques années plus tard un *drame fantastique* en trois actes et quatre tableaux joué à Paris au théâtre du Vaudeville le 28 septembre 1864.

Cette pièce est écrite en collaboration avec Paul MEURICE. C'est un auteur dramatique qui a porté à la scène les nombreuses pièces qu'il a écrites parmi lesquelles le célèbre *Fanfan la Tulipe* publiée en 1859. Paul MEURICE est l'ami indéfectible de Victor HUGO dont il a adapté pour la scène *Notre-Dame-de-Paris*, *Quatre-Vingt-Treize* et les *Misérables*. Paul MEURICE est celui que Victor Hugo a chargé de prononcer l'éloge funèbre de George SAND. Paul MEURICE est celui enfin à qui on doit Le Musée Victor-Hugo, place des Vosges à Paris. Au début de sa carrière, il collabore avec Théophile GAUTIER pour une adaptation de *Falstaff*. En 1847, il noue une fructueuse collaboration avec Alexandre DUMAS puis avec George SAND dont il adapte les *Beaux-Messieurs de Bois Doré* en 1862, *le drac* en 1864, et *Cadio* en 1868.

L'adaptation du *drac*, quoique cosignée par George SAND semble largement inspirée par Paul MEURICE. L'œuvre de départ a été profondément remaniée, comme cela arrive souvent à l'époque, pour tenir compte du goût des spectateurs et des exigences des acteurs. Pour jouer la pièce, le théâtre du Vaudeville a recruté de très bons interprètes : Léopold DELANNOY, Jean-Auguste PARADE, Jane ESSLER, Francine CELLIER. La première représentation a été brillante mais l'œuvre n'a pas tenu l'affiche et n'a connu qu'un succès d'estime.

Le *drame fantastique* écrit par Paul MEURICE et George SAND devient vers 1890 un *opéra féérique* en trois actes et six tableaux. Ce sont deux frères, tous deux prix de Rome, Paul-Joseph-Guillaume HILLEMACHER et son frère Lucien-Joseph-Edouard HILLEMACHER qui font de cette pièce de théâtre une production lyrique alors que le livret est confié à Louis GALLET.

Il est à noter que George SAND a souvent été courtisée par des musiciens pour tirer un opéra de ses œuvres: AUBER songe au Piccinino, HALÉVY aux Maîtres Sonneurs, Victor MASSÉ a commencé la musique du *drac*, MEYERBEER surtout, comme nous l'apprend la correspondance de SAND et Pauline VIARDOT, a "la tête tournée" par Consuelo.



Paul MEURICE.



Pauline VIARDOT

La cantatrice indique dans sa lettre: *"Il en parle continuellement, il en rêve, et veut absolument vous en parler dès que vous reviendrez à Paris. Il rêve un opéra avec la partie qui a lieu en Bohême dans le château des Géants"*. Mais malgré toutes ces avances flatteuses émanant de musiciens de renom, c'est à la seule Pauline VIARDOT que SAND s'adresse pour tenir le rôle de librettiste, laquelle Pauline VIARDOT refuse, ne s'estimant pas capable d'écrire un livret. *"Je n'entends rien à la littérature d'opéra, écrit-elle, ce n'est pas ma partie"*.

Cet opéra féérique est refusé par les principaux théâtres français. Les frères HILLEMACHER se tournent alors vers l'Allemagne et c'est le théâtre grand-ducal de Karlsruhe qui va monter cette œuvre. La création a lieu le 14 novembre 1896 sous le titre *Der Flutgeist* mot qu'on peut traduire par "esprit des eaux", "génie de l'onde". La traduction en allemand est assurée par Emma KLIGENSFELD. La pièce a été accueillie chaleureusement mais n'a donné lieu à aucune reprise.

Dernier avatar, plus étonnant encore: l'œuvre est reprise à l'Opéra de Paris, au Palais Garnier, le 29 juin 1942 en pleine Occupation pour un public franco-allemand qui n'accorde à cet opéra qu'un succès d'estime. La création parisienne est suivie de quatre reprises, la dernière le 4 janvier 1943.

Cet opéra reposait sur une mise en scène à grand spectacle: orages, tempêtes, apparitions, jeux de lumière. On est très loin d'un drac conçu comme un aimable divertissement dont nous parle George SAND dans sa préface. C'est sur cette première œuvre, cette fantaisie fantastique, que nous allons recentrer l'analyse.

III - ANALYSE.

A - Que retient George SAND de la légende du drac ?

George SAND voit le drac comme un esprit venu de la mer, plutôt sympathique, en principe bon pour les hommes. Mais ce génie des eaux en accédant au monde terrestre, en s'incarnant dans la personne d'un jeune pêcheur décédé à la suite d'une tempête va éprouver le venin des passions qui rongent le cœur de l'homme. George SAND fait donc du drac un personnage ambivalent et conflictuel. Le drac, lutin sympathique et démon maléfique : c'est autour de cette tension que George SAND construit sa pièce. Cette pièce s'inscrit donc dans la tradition romantique du double qui au XIX^e siècle a eu un succès considérable parce qu'elle permet de parler de la complexité de l'identité individuelle en creusant l'intériorité d'un sujet.

B - Résumé de l'œuvre.

Près du cap Mouret, (il pourrait s'agir d'une portion de côte actuellement appelée "la pointe Mouret" située à l'est du Brusca entre les Embiez et le cap Sicié), vit une modeste famille de pêcheurs. Ils habitent dans une cabane qu'ils ont construite sur une terrasse de rochers qui surplombe la falaise. André, le père, inquiet de ne pas voir revenir Nicolas, son apprenti, un soir de tempête,

demande à Francine, sa fille, d'allumer un cierge à la Vierge et en même temps de disposer sur le rebord de la fenêtre quelques noisettes pour le drac, un lutin, censé apaiser le vent et grossir la pêche. Francine en bonne chrétienne dit ne pas croire à ces sornettes, mais en même temps voudrait y croire *"J'y pense souvent au drac, dit-elle, mais en même temps, je n'y crois pas"*, sauf qu'elle a machinalement et sans le savoir jeté dans le feu une poignée d'herbe sèche, en fait l'herbe aux dracs et cet être fait irruption dans sa vie.

En fait emportée par la tempête, l'embarcation a chaviré et Nicolas s'est noyé. Le drac a recueilli le corps de Nicolas. Le drac demande alors au roi des Elfes de lui attribuer une forme humaine. Et le roi des Elfes accède à son désir : *"Prends la figure, prends le corps de cet enfant, prends la vie qui lui a été violemment retirée et va-t'en converser avec les hommes!"* Et voilà le drac devenu homme.

Francine aime Bernard mais Bernard s'est embarqué sur le *Cyclope* au lieu d'épouser Francine; Bernard, sur les conseils d'un vieux bohémien quelque peu sorcier a différé son mariage. Francine, se sentant trahie a sombré dans le désespoir, la mère de Francine est morte de chagrin. Pour couronner le tout, Bernard a insulté le père de Francine et blessé son frère qui lui reproche son inconduite. Bernard sombre ensuite dans l'alcoolisme et la débauche. C'est pourquoi *"perdu de dettes, perdu d'honneur"*, il s'est embarqué sur le *Cyclope*.

La pointe Mouret



La guerre permet à Bernard de retrouver sa dignité : il protège son capitaine, se montre héroïque si bien qu'il finit par recevoir la Légion d'honneur. Il est blessé au combat. Aux portes de la mort, il se repent et par la prière sauve son âme. Revenu à terre, il décide d'implorer le pardon de ceux qu'il a blessés et outragés et de reconquérir Francine. Mais Bernard va se heurter à un problème inattendu : c'est que le drac qui a pris l'enveloppe corporelle de Nicolas, éprouve des sentiments humains et s'est épris de Francine à qui il déclare son amour et à qui il enjoint de renoncer à Bernard qu'elle n'a jamais cessé d'aimer.

Nous sommes à la fin de l'acte I.

L'acte II s'ouvre sur l'entrevue de Bernard et d'André. André qui a reçu une lettre de Bernard accepte de le recevoir et au terme de l'entrevue lui accorde son pardon. Le drac, qui est amoureux de Francine devient jaloux de Bernard. Or, en s'incarnant, le drac a perdu ses pouvoirs surnaturels. Désespéré, il s'en remet au diable qui apparaît sous la forme d'un spectre qui a l'apparence de Bernard. Ce faux Bernard rudoie Francine et menace de tuer son père. Au terme d'une série de quiproquos, le drac finit par persuader le vrai Bernard que Francine ne l'aime plus. Il la force à écrire "*Je t'oublie*" et change ce mot en "*je te méprise*".

Les manigances du drac et les agissements pervers du spectre conduisent le drame à son point de tension extrême. Au début de l'acte III, Francine toujours amoureuse de Bernard et confiante dans son repentir ne peut concevoir l'idée que le même homme ait voulu la reconquérir et en même temps se soit moquée d'elle à ce point. Son esprit s'ouvre soudain à la vérité. Alors qu'au début de la pièce, elle se refusait à croire à l'existence du drac, elle comprend maintenant qu'elle en a été le jouet. Elle enferme alors Bernard dans une chapelle sous la protection de la Vierge : désormais impuissant, le spectre s'enfuit et s'évanouit aux rayons du soleil levant tandis que le drac, délivré par la prière de Francine quitte son enveloppe corporelle et redevient un esprit. Sous les yeux de Francine, de Bernard et d'André l'âme du drac s'échappe et devient un ange selon Francine, un nuage selon Bernard ou une vapeur selon André. Tout finit pour le mieux. On entend alors la voix du drac apaisé qui a retrouvé sa nature première et qui bénit Francine.

On peut résumer ainsi la pièce : le drac, devenu humain tombe amoureux de Francine et veut se débarrasser de Bernard, son fiancé qui l'a abandonnée et qui est revenu, en suscitant contre lui un double maléfique, le faux Bernard.

C - Les personnages.

André : C'est le pêcheur provençal typique. Facile à impressionner, il pousse sa fille à épouser Bernard lorsqu'il apprend qu'il est chevalier de la Légion d'honneur (II, 1). Il insiste même davantage lorsqu'il a vu ses louis d'or (II, 11 et 12). Il veut par-dessus tout protéger le renom de sa famille.

Francine : C'est une fille obéissante. Ce qui la définit le mieux, c'est son amour pour Bernard et sa dévotion à Dieu. D'une nature très généreuse, elle pardonne à Bernard ses fautes passées (III, 5) et prie Dieu d'absoudre le drac (III, 7). Le caractère rationnel de Francine s'oppose à la nature superstitieuse de son père. Son arme la plus puissante contre le drac est son amour pour Bernard et sa dévotion à Dieu.

Bernard : C'est un jeune marin turbulent et quelque peu mauvais sujet. Il décrit lui-même son propre caractère : "*j'ai été un fou dans le temps et mêmement, par des fois, dans le vin, un fou furieux; mais je n'ai jamais été un lâche! [...] J'ai toujours dit que je t'aimais, c'était la vérité. J'ai toujours juré que je reviendrais et me voilà revenu [...] jamais je n'ai eu l'idée de te trahir. Je voulais servir mon pays*». (III, 5)

Le faux Bernard : C'est un personnage cruel et cynique; il menace de tuer André (II, 7), il dénigre Francine auprès de son père. "*C'est pas ma faute si votre fille a des lubies*" (II, 9). Il propose à Francine de s'enfuir en Amérique et de la faire passer pour sa femme ((II, 7). Le faux Bernard décrit ainsi son rôle: "*j'embrouille et j'amuse, je complotique et j'éblouis*" ((II, 10). Ce double égoïste, violent et cruel, ce double persécuteur, représente en réalité les pires pulsions auxquelles le vrai Bernard a risqué de succomber. Haine, désir, cruauté, il est l'image du Diable. Il joue un rôle clé dans la pièce dans la mesure où la confrontation avec le surnaturel déclenche chez Francine, Bernard et André des réactions émotionnelles fortes qui font parfois basculer les personnages à la limite de la folie. SAND appelle indifféremment ce double "spectre", "faux Bernard". Ce double spectral d'un vivant renvoie à HOFFMANN et à la tradition germanique du *doppelganger*. *Doppelganger* est un mot d'origine allemande qui signifie Sosie. Il désigne le double fantomatique d'une personne vivante, le plus souvent un jumeau maléfique.

Le drac : C'est un esprit surnaturel incarné dans une forme humaine. Le drac c'est un esprit des airs et des eaux qui, désireux de faire une expérience de la vie des hommes a obtenu du roi des elfes de revêtir la dépouille mortelle du jeune Nicolas, un petit pêcheur mort noyé quelques heures avant le début de la pièce. La créature qu'on voit sur scène est donc un hybride, moitié lutin, moitié démon et sème le trouble parmi les autres personnages qui ignorent la substitution. Grâce à une partie des pouvoirs qui lui sont restés malgré la perte de sa forme immatérielle, le drac fait appel au double maléfique de Bernard, pour se venger du refus de Francine qui le repousse.



Doppelganger

D - Structure de la pièce et mise en scène.

C'est une pièce en trois actes, loin des canons habituels du théâtre.

La pièce est structurée selon une progression logique. Dans le premier acte le mystère entre dans la vie rationnelle; Le deuxième acte est celui du rêve. Dans cet acte Francine nous est montrée somnolente ou endormie (II, 5, 6, 7); le drac s'adresse à elle sur un ton enchanteur et l'invite à s'élancer dans l'au-delà: "*Quitte cette terre de faiblesse et de souffrance, viens sur les flots bleus, toujours émus, toujours vivants, viens avec ceux qui sont toujours jeunes*". "*Je te conduirais dans le royaume des merveilles, dans le palais transparent des elfes, sous le dais de corail des ondines*". (II, 5). Le faux Bernard lui-même dit : "*Je trace le rêve dans le cerveau de ma proie*". (II, 10). Bernard flotte sur les vagues d'un monde onirique. "*Le vent est bien triste cette nuit, il chante des airs à rendre fou*". (II, 14). Dans le troisième acte les personnages sortent du monde réel et communiquent directement avec un monde supérieur sans intermédiaire. Francine parle consciemment au drac (III, 7). André lutte contre le spectre (III, 13). Francine entend les bénédictions du drac à la fin de la pièce (III, 14).

Plusieurs effets techniques forment une chaîne pour appuyer le glissement de la réalité au fantastique.

La lumière s'éteint alors que la pièce progresse pour créer l'effet visuel adapté au fantastique. Le ciel couvert et obscur du premier acte (I, 1) cadre bien avec les paroles étranges de Nicolas. La nuit est tombée au deuxième acte (II, 1) mais une lampe allumée reste sur la table. Cette heure est "*l'heure du doute et du rêve, c'est l'heure de la vision ailée*". (II, 5). La nuit fournit le ton ambigu approprié au monde onirique. Puis la lampe s'éteint (III, 1). L'obscurité totale nous introduit au cœur du fantastique (III, 1). Avec le lever du jour, le spectre de Bernard s'évanouit parce que le soleil "*dissipe les terreurs de la nuit*". (III, 13).

Plusieurs éléments contribuent à créer une atmosphère propre au fantastique.

D'abord le miroir. Les didascalies (c'est-à-dire les indications de mise en scène) indiquent la présence d'un miroir suspendu au mur. Ce miroir est l'accessoire le plus important de la pièce. Parce qu'il crée une image double. Le drac est un personnage double, génie des eaux qui s'incarne dans le personnage de Nicolas, le jeune pêcheur décédé ; le faux Bernard n'est que le double de Bernard. Ce faux Bernard n'est sans doute qu'un reflet du miroir qui enflamme l'imagination de Francine et d'André. "*C'est [le cerveau de ma proie] le miroir, je suis l'image*" dit le faux Bernard. Ainsi le miroir sur le mur occupe un rôle essentiel dans le jeu des doubles qui est au fondement de l'intrigue.

Le miroir pose la question du double, question qui hante l'imaginaire de tout le XIX^e siècle qu'on retrouve chez Théophile GAUTIER (*La morte amoureuse*), chez MAUPASSANT (*le Horla*), chez MUSSET (*Lorenzaccio*) mais aussi chez Hoffmann (*Der Doppelgänger*), chez Dostoïvski (*le Double*) ou chez STEVENSON (*L'étrange cas du Docteur Jekyll et Mister Hyde*). Le miroir est là pour révéler l'invisible, pour produire un reflet qui n'est pas conforme au modèle.

L'éclairage et le bruitage renforcent l'atmosphère propre au fantastique à la fin de l'acte II et durant l'acte III.

La diminution de l'éclairage donne au faux Bernard une pâleur spectrale quand on le voit sortir de terre derrière Francine. Le sifflement du vent doit être mis en parallèle avec la voix du fantôme qui sort de terre (III, 8) de même et le murmure de la mer doit être rapproché de la voix du drac sous sa forme éthérée (III, 14). Tous ces effets se conjuguent pour faire accéder le spectateur à un monde surnaturel.

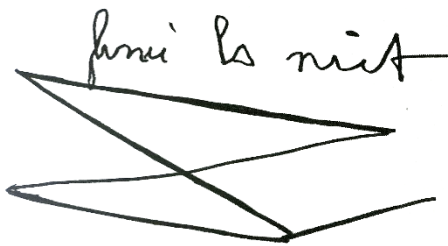
Il faut faire ici une parenthèse pour préciser que le choix du fantastique ne peut se réaliser que parce que George SAND s'appuie dans ses expérimentations sur l'animateur le plus dévoué de son théâtre: **Alexandre MANCEAU**. Celui-ci en effet a apporté à Nohant outre son talent d'acteur, son professionnalisme et son savoir-faire technique depuis 1849. Les manuscrits du *drac* comportent des traces de ce savoir-faire. L'analyse des notes de la main de MANCEAU permet de mettre en lumière une collaboration étroite entre le dramaturge et le metteur en scène à l'occasion des scènes qui exigent un recours à la machinerie. On constate en marge du manuscrit du drac la présence d'un certain nombre de schémas, schémas qui se révè-



lent liés à la concrétisation scénique du passage du jour à la nuit et inversement. Ainsi ce schéma "**finir la nuit**", qui est composé de 2 triangles l'un au-dessus de l'autre, réunis par la pointe. S'y ajoute une ligne en bas. Ce schéma est à comprendre comme fin de l'effet, la nuit est complètement tombée. Ces schémas sont autant d'indications d'opérations à effectuer sur la toile de fond avec un système de cordes et de poulies, le but étant de réaliser le passage d'un état lumineux à l'autre non pas brutalement mais progressivement. Le ciel est sans doute peint sur calicot et au moyen d'un tournebroche on fait monter ou descendre une lampe derrière cette toile

tendue. Ainsi, comme le confirment les *agendas* de George SAND, à partir des idées initiales de SAND, le projet théâtral devient œuvre commune dans ce libre dialogue avec son compagnon et metteur en scène, qui connaît les possibilités techniques du théâtre de Nohant pour l'avoir en grande partie bâti de ses mains.

Avant d'entrer plus avant dans l'analyse nous allons nous arrêter sur le commentaire que fait George SAND sur le niveau de langue qu'elle a utilisé dans la pièce et sur la lettre dédicace adressée à Alexandre DUMAS fils.



IV - LE PROBLEME DU NIVEAU DE LANGUE ET LA LETTRE PREFACE.

A - Niveau de langue.

Le drac est le seul personnage qui utilise un français littéraire et poétique : *"O roi des elfes, souverain des grottes profondes, aie pitié du malheureux qui t'implore! Rends-lui sa forme éthérée, rends-lui son vol infatigable, rends-lui la sérénité de son âme immortelle! Délivre-le de ce corps chétif où son essence divine est enfermée"*.

Sa langue le met hors du monde des hommes qui emploient un dialecte plein d'incorrections. George SAND écrit: *"On ne me fera pas, j'espère, de critique pédante si mes personnages populaires se permettent toutes les incorrections qui leur sont naturelles. J'ai cherché le contraste entre le lyrisme et la trivialité"*.

Pour la petite histoire, George SAND dut résister aux correcteurs de la *Revue des Deux Mondes*, qui voulaient "réécrire" les passages rédigés en langue populaire. Dans deux lettres envoyées à son éditeur François BULOZ, elle manifeste son mécontentement et menace même de retirer son œuvre.

B - La lettre préface dédiée à Alexandre DUMAS fils.

Cette pièce est précédée d'une lettre-préface adressée à Alexandre Dumas fils. J'en retiendrai deux points :

La référence à Charles NODIER : George SAND s'inspire d'un conte écrit par Charles NODIER en 1822 intitulé *Trilby*. Elle précise le surgissement de l'idée créatrice: *"un jour qu'un garde-côte m'avait parlé de ces lutins [...] il m'avait rappelé sans s'en douter la légende d'Argaïl dont Trilby est le poème charmant"*. Voici ce que dit NODIER de *Trilby*: *"C'est un démon plus malicieux que méchant et plus espiègle que malicieux, quelquefois bizarre et mutin souvent doux et serviable qui a toutes les bonnes qualités et tous les défauts d'un enfant mal élevé. Il fréquente rarement les demeures des Grands. Une destination plus modeste lie sa vie mystérieuse à la cabane du pâtre ou du bûcheron. Là il se joue à contrarier les vieilles femmes qui médissent de lui ou à troubler de rêves incompréhensibles mais gracieux le sommeil des jeunes filles»*.

Le drac et **Trilby** ont des traits communs :

- ✓ tous deux s'installent dans la demeure d'un pêcheur,
- ✓ tous deux sont des êtres bienveillants dans leurs activités ordinaires,
- ✓ tous deux peuvent aussi bien introduire le malheur dans la vie d'un foyer,
- ✓ tous deux apparaissent sous des traits humains : (le drac prend la figure et le corps de Nicolas, l'apprenti d'André).

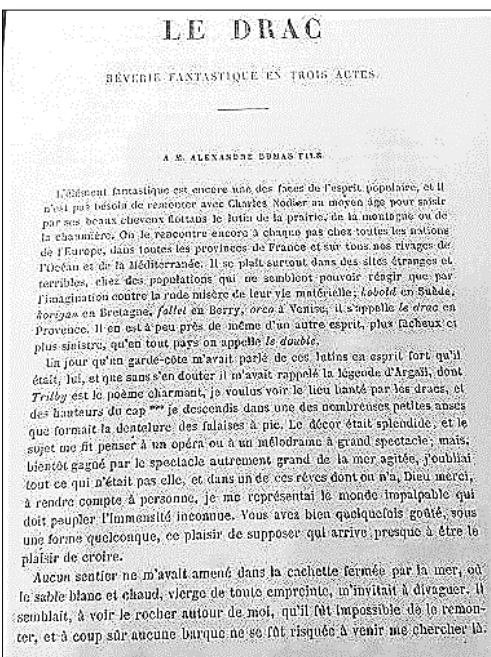
Les ressemblances s'arrêtent là : George SAND concentre l'intérêt :

- ✓ sur l'intrigue amoureuse entre Francine et Bernard,
- ✓ sur les problèmes psychologiques qu'éprouve le drac lorsqu'il prend une forme humaine.

Et surtout la fin tragique de *Trilby* s'oppose au dénouement heureux du *drac*. En effet, le drac libéré de son enveloppe humaine bénit Francine et s'attire l'amour de tout le monde.



Charles NODIER



La référence à Alexandre Dumas fils : Cette fantaisie fantastique est précédée d'une **lettre-préface dédiée à Alexandre Dumas fils**. La forme épistolaire est l'une des voies privilégiées par George SAND pour exprimer ses vues sur le théâtre. Elle a recours seize fois à ce procédé au cours de sa carrière. Ces dédicaces, publiées dans la presse, permettent à George SAND d'affirmer son statut de dramaturge. Il convient donc de s'y arrêter. Je cite le dernier paragraphe :

"Une mise en scène gracieuse, un joli décor et quatre interprètes intelligents et confiants ont donné un corps à cette fantaisie dépourvue de toute prétention à la couleur locale et à la forme dramatique. Vous êtes venu et vous avez aimé cette manière de raconter et de figurer un rêve devant une réunion de famille, à peu près comme on le raconterait soi-même au coin du feu. J'ose donc le publier, et je la mets sous la sauvegarde de votre indulgence en vous la dédiant, non pas comme à l'auteur de ces fortes et savantes études dramatiques de la vie humaine qui parlent à la raison et à la logique autant qu'à l'esprit et au cœur, mais comme à un excellent ami dont le sens artiste admet et comprend sans pédantisme toutes les libertés de l'art". George SAND, Nohant. 1861.

Premier point : cette lettre est datée et signée de Nohant. Ce détail a son importance. Le déplacement de Paris au Berry éclaire le lecteur sur le caractère privé et expérimental de la pièce ainsi préfacée, *Le drac* appartenant au répertoire du théâtre de société de Nohant.

Deuxième point : Alexandre DUMAS fils est un des visiteurs privilégiés de Nohant. Il est l'intermédiaire entre le public privé du château et les lecteurs de *la revue des Deux Mondes* invités à lire et à imaginer la pièce à travers les yeux d'un dramaturge reconnu.

Troisième point : cette lettre-préface convoque DUMAS fils au titre d'auteur dramatique phare du second Empire, susceptible d'apporter une caution artistique à un essai original de fantaisie.

Quatrième point : à la fin de la lettre, la déclaration publique d'affection pour le destinataire scelle une complicité artistique et place l'amitié au-dessus de toute théorie littéraire et de toute réussite scénique.

Cinquième point : tout en se plaçant sous la protection d'Alexandre DUMAS, George SAND conteste subtilement l'esthétique réaliste de son prestigieux destinataire en lui offrant une fantaisie théâtrale située aux antipodes de la comédie de mœurs et du théâtre moral où il excelle (*La Dame aux Camélias*).

V - L'INTERET DE SAND POUR LE THEATRE ET POUR LE FANTASTIQUE.

A - L'intérêt de George SAND pour le théâtre.

La passion du théâtre chez George SAND a sans doute quelque chose d'héréditaire. Sa grand-mère Marie-Aurore a joué un rôle dans le *devin du village* de Jean Jacques ROUSSEAU pendant sa jeunesse. Dans *Histoire de ma vie*, elle raconte que son père a joué la comédie à La Châtre en 1798 avec une trentaine de ses amis. Elle-même était déjà actrice à l'âge de 4 ans : "*Aussitôt que je me voyais seule [...] je me mettais devant la psyché et j'y essayais des poses de théâtre. J'oubliais complètement que cette figure dansant dans la glace fût la mienne*".

Elle tient le théâtre en haute estime Elle écrit dans *Histoire de ma vie* : "*C'est une excellente étude que ce passe-temps-là et je dirai tout ce que j'y vois d'utile et de sérieux pour le développement intellectuel de la jeunesse. Et comme selon moi, le théâtre est l'art qui résume tous les autres, il n'est point de plus intéressante occupation que celle-là pour les loisirs d'une société d'amis*".

Certes George SAND est surtout connue comme romancière Mais ses romans mettent souvent au premier plan des personnages d'acteurs, d'actrices et des gens de scène. On pense bien sûr à *Consuelo* ou à *Lucrezia Floriani*, au *Château des Désertes*, œuvres toutes centrées sur l'univers du théâtre. Mais connue en tant que romancière, George SAND n'en a pas moins écrit 31 pièces dont 25 ont été représentées à Paris de son vivant sur des scènes aussi importantes que le théâtre de l'Odéon, le théâtre du Vaudeville, le théâtre de la Gaîté, le théâtre du Gymnase-Dramatique ou le théâtre de la Porte Saint-Martin. Il ne faut pas oublier que vers 1830 le théâtre est encore placé au sommet de la hiérarchie des genres et qu'il confère à celui qui s'y illustre des avantages économiques certains et un prestige considérable. A ces pièces destinées à la représentation publique s'ajoutent les pièces élaborées spécifiquement pour la scène du château de Nohant pièces regroupées sous le titre de *Théâtre de Nohant* (paru en 1864) : parmi celles-ci figure *le drac*.

Déçue par la Révolution de 1848 et par le coup d'Etat de NAPOLEON III, déçue aussi par l'échec relatif de certaines de ses pièces, George SAND se recentre en effet sur Nohant. Dans l'intimité de sa famille et de ses amis elle se plonge alors dans le théâtre. La propriété de Nohant abrite un **théâtre de marionnettes** riche de plusieurs centaines de pantins créés par Maurice en 1847 ainsi qu'un **véritable théâtre** inauguré en novembre 1849. Limitée au début exclusivement à George SAND à ses enfants,



à sa cousine Augustine BRAULT, à Fernand DE PREAULT et à Eugène LAMBERT, l'activité théâtrale de George SAND s'ouvre bientôt aux amis artistes de SAND et aux voisins de Nohant : Alphonse FLEURY dit "le Gaulois", Hypolite CHATIRON le demi-frère de George SAND, Victor BORIE un ami journaliste et enfin Alexandre MANCEAU, graveur de profession. THIRON, un acteur de la Comédie-Française, Eugène DELACROIX et Alexandre DUMAS fils sont quelquefois présents aux représentations et aident à la tâche.

"La création dramatique de George SAND, écrit O. BARA, ne se réduit pas à ses seules pièces créées dans les théâtres parisiens, pièces qui ont assuré la présence régulière de son nom à l'affiche tout au long de la deuxième République et du second Empire". Ce théâtre "officiel" masque un autre théâtre privé, très différent de celui en vogue auprès du public de la capitale. C'est un théâtre où "rien ne sent le théâtre où il n'y a pas de coulisses apparentes, où rien ne sent la boutique, en un mot où la convention ne se sent plus" (*Château des Désertes*) C'est un théâtre qui échappe aux contraintes de la scène parisienne, qui est fondé au début sur l'improvisation puis sur des scénarios écrits. George SAND, seule ou en collaboration avec son fils, décide du nombre de personnages de ses pièces en fonction des acteurs potentiels présents effectivement à Nohant au moment de la rédaction. George SAND pense que le théâtre a besoin de se réformer.

D'une manière générale, l'étude des sous-titres des pièces du *Théâtre de Nohant* doit s'interpréter, chez SAND, comme la volonté de proposer un théâtre différent qui rompt avec la production trop conformiste de son temps. SAND a bien senti que la production dramatique de la fin du XIX^e siècle s'enlise dans l'artifice et dans la convention et qu'elle a besoin de renouveau. Elle écrit : "je crains que la France ne soit beaucoup trop classique pour apprécier de longtemps le fond des choses quand la forme ne lui est pas familière".

Les sous-titres des pièces de Nohant dessinent les contours de ce renouveau : "Rêverie fantastique" (*Le drac*), "Étude d'après le théâtre antique" (*Plutus*, d'après Aristophane), "Nouvelle dialoguée" (*Le Pavé*), "Fantaisie d'après Hoffmann" (*La Nuit de Noël*). Autant de théâtres impossibles à jouer en l'état sur une scène parisienne et que seule la société de Nohant, peut accueillir. Autant de pièces qui sont des laboratoires de formes nouvelles à l'écart de l'esthétique dominante. Autant de pièces où la variété des écritures théâtrales témoigne de l'inventivité de George SAND. "*L'esprit d'improvisation nous ouvre un champ illimité de créations délicieuses*". "On se permet de tout essayer", écrit-elle dans *le Château des Désertes*.

Ce théâtre annonce par exemple celui d'André ANTOINE, cet employé de la Compagnie du Gaz fondateur du Théâtre libre (Théâtre Antoine) qui entre 1887 et 1896 a contribué puissamment au renouveau du théâtre français. André ANTOINE est à l'origine d'un théâtre qui rompt avec des conventions surannées, qui accueille des œuvres de tendances diverses, qui fait place à des dramaturges étrangers, qui renouvelle l'art de la mise en scène en veillant à la vérité du décor et des costumes en apprenant aux acteurs à rechercher la justesse des gestes et des intonations et surtout à renoncer à tout succès personnel pour se mettre au service d'un ensemble.

B - L'intérêt de George SAND pour le fantastique.

George SAND, sa vie durant s'est intéressée au fantastique.

- ✓ *Consuelo* et *la Comtesse de Rudoldstadt* surtout, deux œuvres majeures publiées en 1843 font une place importante au fantastique.
- ✓ *La Mare au Diable* (1846), *La Petite Fadette* (1849) et *François le Champi* (1849) sont des œuvres pleines de superstitions et de coutumes locales.
- ✓ Il faut mentionner également *Légendes rustiques* parues en 1858. Ce recueil important regroupe 12 légendes qui décrivent autant de croyances au surnaturel.
- ✓ George SAND revient enfin au fantastique à la fin de sa vie avec *Laura ou Voyage dans le cristal* (1865), *L'Orgue du Titan* (1876), *Le Géant Yéous* (1873).



Quelle signification accorder à cet intérêt pour le fantastique?

Quelques citations extraites des œuvres de George SAND nous donnent une clé de compréhension.



Dessin de Maurice SAND pour Légendes rustiques

- ✓ "L'œuvre de la science, en ces temps-ci, est de rejeter tout ce qui paraît surnaturel, parce que l'ignorance et l'imposture en ont trop longtemps abusé. De même que les hommes politiques sont forcés de trancher avec le fer les questions sociales, les hommes d'étude sont obligés, pour ouvrir un nouveau champ à l'analyse, de jeter au feu pêle-mêle le grimoire des sorciers et les miracles de la foi. Un temps viendra où, l'œuvre nécessaire de destruction étant accomplie, on recherchera soigneusement, dans les débris du passé, une vérité qui ne peut se perdre". (Spiridion).
 - ✓ Deux lettres à Maurice, l'une de 1860, l'autre de 1866 : "l'esprit humain patauge dans l'enfance des problèmes élémentaires. Ce qu'il admet logiquement et rationnellement, il le nie scientifiquement". "D'où il résulte qu'on peut tout supposer, tout inventer et que le fantastique n'a pas de limites à l'heure qu'il est".
 - ✓ "La science est la science. Je la respecte infiniment mais je crois que, quand elle veut trancher affirmativement ou négativement la question des âmes, elle sort de son domaine et ne peut rien prouver. Ce domaine est l'examen des faits palpables, d'où elle conclut à des lois existantes. Au-delà, elle n'a plus de certitudes. Là où la science est impuissante à nous éclairer, nous sommes tous libres de donner aux faits ... une explication idéaliste fondée sur la déduction, la logique et le sentiment du juste dans l'équilibre et l'ordonnance de l'univers". (Contes d'une grand-mère).
- Le fantastique dans l'ombre du siècle des Lumières, constitue ainsi une remise en question des évidences rationalistes.

Ce qui est original chez George SAND, c'est qu'elle s'intéresse au fantastique dans le théâtre. Le théâtre de Nohant avec *le drac* (1861) et *la Nuit de Noël* (1862), œuvres tirées des contes D'HOFFMANN, devient pour SAND un lieu où poursuivre la longue réflexion sur le fantastique

Une réflexion entamée dès 1839 avec son *Essai sur le drame fantastique* où elle analyse le *Faust* de GOETHE, le *Manfred* de BYRON et le *Dzyady* de MICKIEWICZ.

Que dit George SAND dans son *Essai sur le drame fantastique* de 1839 ?

Sa définition du fantastique, au regard de la critique moderne, n'est pas très solide car elle ne différencie pas ce qui relève proprement du fantastique et du merveilleux.

Pour rappel, le fantastique se caractérise par l'intrusion du surnaturel dans le cadre réaliste d'un récit. Selon le théoricien de la littérature Tzvetan TODOROV (*Introduction à la littérature fantastique*), "le fantastique se distingue du merveilleux par l'hésitation qu'il produit entre le surnaturel et le naturel, le possible ou l'impossible et parfois entre la logique et l'illogique. Le merveilleux, au contraire, fait appel au surnaturel dans lequel, une fois acceptés les présupposés d'un monde magique, les choses se déroulent de manière presque normale et familière". Pour simplifier dans le merveilleux, on accepte le surnaturel, dans le fantastique au sens strict on hésite à l'accepter.

Le drac, on l'a vu, relève donc d'un genre un peu hybride qui passe progressivement du fantastique (Acte I et II) au merveilleux (Acte III) puisque les personnages finissent par accepter le surnaturel.

Cependant bien que la définition du fantastique donnée par George SAND ne soit pas très solide, cet *Essai sur le drame fantastique* est un texte important.

Texte important parce qu'il associe le fantastique et le théâtre, ce qui n'a rien d'évident, ce qui est quasiment inédit. A ma connaissance il n'existe pas de pièces fantastiques dans le théâtre romantique français et dans le théâtre classique on ne trouve qu'un seul exemple : le *Don Juan* de MOLIERE. Et encore faut-il préciser que le fantastique se limite à une seule scène à la fin de l'acte V. Le fantastique en effet est lié au conte, au roman et à la nouvelle, pas au théâtre. Conférer sur la scène une présence réelle et visible à des êtres surnaturels, à des fantômes, à des démons ou

à des apparitions pose en effet de sérieux problèmes de vraisemblance. On tombe facilement dans le ridicule dans ce que George SAND appelle un "fantastique naïf".

Et SAND en effet a bien conscience de cette difficulté. Ce qui lui permet de la surmonter c'est l'exiguïté du théâtre de Nohant, lequel "théâtre, dit-elle, tiendrait dans une des poches de votre robe de chambre". Seules les dimensions réduites de la scène et la proximité de l'auditoire permettent de créer une atmosphère intime favorable aux effets fantastiques. George SAND le souligne elle-même: "plus nous élargirons les scènes, plus nous reculerons les spectateurs, et plus nous perdrons ces effets".



Texte important aussi pour sa définition de l'univers fantastique: "*Ni en dehors, ni au-dessus, ni en dessous, il est au fond de tout, il meut tout, il est l'âme de toute réalité, il habite dans tous les faits. Chaque personnage le porte en soi et le manifeste à sa manière*". dit SAND. Le surnaturel est en nous, il est dans l'homme. Le fantastique exprime ce qui en lui est obscur et ambigu, cette part d'ombre que la raison se refuse d'admettre. C'est ce que SAND appelle le "fantastique métaphysique". D'où l'intérêt qu'elle manifestait déjà pour le *Faust* de GOETHE. Faust est pour elle la projection des voix intérieures de l'homme, de ses pulsions, de ses instincts. Il est la voix de la tentation.

Dans *le drac* SAND pose comme dans la plupart de ses œuvres une question qui n'a cessé de l'agiter toute sa vie. La question du Mal dans ses dimensions métaphysique et morale. Question que la science est incapable de résoudre. Cette pièce met en scène l'inexplicable : le mal, son origine et tous les déchirements qui en résultent. Le fantastique permet dit George SAND "*une représentation du monde intérieur, ce grand combat de la conscience avec elle-même*". Le faux Bernard n'est que la personnification du mal que le



vrai Bernard porte en lui. SAND le fait ici très simplement, sans dissenter, à travers une figuration manichéenne du drac dans sa forme terrestre et dans sa forme éthérée et des deux personnages de Bernard: le vrai redevenu bon et vertueux et son double maléfique qui finit par être démasqué et chassé.

CONCLUSION : PORTEE DE LA PIECE.

Le drac est une œuvre surprenante, déroutante même, au regard des romans les plus connus de George SAND. Elle présente sa pièce comme un texte léger, sans prétention, comme un simple divertissement. A l'examen, toutefois, cette œuvre apparaît beaucoup plus complexe et profonde qu'il n'y paraît.

Elle met en lumière la crise que traverse le théâtre dans la deuxième moitié du XIX^e. Les grands écrivains de cette époque sont des romanciers ou des poètes ; on n'y trouve aucun auteur dramatique de premier plan. SAND a bien conscience que le théâtre doit se renouveler et chercher de nouvelles voies.

Elle cherche entre autres ces nouvelles voies du côté de l'Allemagne, du côté de GOETHE, du côté de *Faust* (du premier *Faust*) que NERVAL vient de traduire et dont elle fait une analyse approfondie dès 1839.

Elle le fait d'autant plus que le fantastique entre en résonance avec une question qui n'a cessé de la hanter dans toute son œuvre qui est celui de l'origine du mal ; du mal métaphysique. Elle poursuit sa réflexion à travers le personnage du drac un pur esprit qui ne connaît pas le mal ; mais qui, dès qu'il s'incarne, qu'il devient humain, fait l'expérience des pires pulsions inhérentes à la nature humaine: jalousie, envie, désir de vengeance.

"O roi des elfes, souverain des grottes profondes, père des libres esprits de la mer, aie pitié du malheureux qui t'implore! Rends-lui sa forme éthérée, rends-lui son vol infatigable, rends-lui la sérénité de son âme immortelle! Délivre-le de ce corps chétif où son essence divine est enfermée dans une prison! "

Le double maléfique que le drac a suscité finit par le détruire.

Malgré un optimisme acharné George SAND semble avouer à demi-mot que le mal est intrinsèque à l'homme, substantiel et inhérent à l'humanité.

BIBLIOGRAPHIE

- George SAND, *le drac*, préface de Dominique AMANN (Gaussen) 2010.
- Dominique AMANN, *la Croyance au drac en Provence et dans le Languedoc* (Gaussen) 2010.
- Debra LINOWITZ WENTZ, *les Profils du Théâtre de Nohant de George SAND* (Nizet) 1978.
- Leisha ASHDOWN-LECOINTRE, *George SAND et le théâtre de Nohant* 2018.
- Valentina PONZETTO *Spectres de Nohant* 2018.
- Marius AUTRAN, *George SAND à La Seyne Images de la vie seynoise d'antan - Tome II* 1988.
- Catherine NESCI et Olivier BARA, *Ecriture, performance et théâtralité dans l'œuvre de G. SAND* 2014.

**"POTEMKINE.
LE HEROS FLAMBOYANT DE CATHERINE LA GRANDE".**

Par Louis BEROUD.

Mes lecteurs le savent, mon entrée en littérature a été tardive. Certes, ayant lu *"Anna Karenine"* à l'âge de 16 ans, j'ai été marqué dès l'adolescence par la littérature russe. Mais il a fallu que sonne l'heure de ma retraite pour que je plonge avec ferveur dans l'histoire de la Russie. Dès lors la Russie a envahi mes loisirs. C'est ainsi que je suis devenu conférencier et écrivain de l'histoire russe. Jusqu'à entreprendre l'écriture d'une pièce de théâtre que j'ai baptisée *"Au Musée de l'âme russe"*. Elle s'entend comme une promenade amoureuse, parmi des personnages de la Russie que j'admire : religieux, souverains, poètes, écrivains, compositeurs, savants. Cette pièce, je l'ai jouée pour la première fois en octobre 2010, seul en scène au théâtre Denis à Hyères, puis dans plusieurs villes, y compris à Paris. Au nombre de mes héros figurant au sommaire de cette pièce il y a POTEMKINE. Dans quelles circonstances est-il apparu sur le devant de la scène politique de la Russie?



CATHERINE II



Grigori POTEMKINE

En 1774, dans le village de Koutchouk-Kaïnardji, sur les bords du Danube, est signé un traité de paix entre la Russie et l'Empire ottoman. La Russie victorieuse s'adjuge des points stratégiques en Crimée, l'embouchure du Dniepr, une partie du littoral de la mer Noire. Elle devient l'un des plus forts Etats d'Europe en élargissant ses frontières à l'ouest, au sud et à l'est. Restent à assimiler les populations annexées et à intégrer les acquis territoriaux. C'est la mission que confie l'impératrice CATHERINE II à son nouveau favori, Grigori POTEMKINE

Jeunesse turbulente, caractère ombrageux, esprit vif, tempérament frondeur, études inachevées à l'Université de Moscou. Grâce à des recommandations familiales POTEMKINE devient l'Ordonnance du Prince de Holstein à Saint-Pétersbourg. Il participe à la conjuration qui porte CATHERINE II sur le trône. Il sert ensuite pendant dix ans au Synode, puis s'engage dans l'armée pour combattre les Turcs.

La rupture de CATHERINE II avec son favori ORLOV ouvre la voie à POTEMKINE. En mars 1774 l'annonce est officielle. POTEMKINE est nommé général-aide de camp du Régiment Preobrajenski. Pour les initiés tout est clair POTEMKINE est élu "ixième" favori de l'impératrice.

Une nouvelle ère commence qui se déroule en deux périodes. La première – 1774-1776 – n'est qu'intimité, engouement passionné de CATHERINE pour son chevalier borgne. Et quand la romance s'achève, la faveur de POTEMKINE reste intacte. Durant treize ans, honoré du titre de prince sérénissime, il demeure le plus proche conseiller de l'impératrice et le second personnage de l'Empire. Il collabore aux grandes réformes administratives. Et surtout il se consacre à la mise en valeur de la Russie méridionale, dirige la colonisation des steppes d'Ukraine, y construit des villes et réalise en 1783 l'annexion de la Crimée.

Grigori Alexandrovitch POTEMKINE naît en 1739 dans un village proche de Smolensk, à l'ouest de la Russie. Sa famille d'origine polonaise est russifiée depuis plusieurs générations.

Le jeune Grigori vit une enfance difficile. Ses parents ne cessent de se disputer. En outre, son père est trop peu fortuné pour engager un précepteur. Aussi l'éducation de Grigori est-elle confiée au diacre de la petite église du village Timothée. Il est un homme d'une grande bonté. Il s'attache d'emblée à son élève, précoce, capricieux et taquin. Et il découvre l'attrait de Grigori pour la musique. Quand s'achèvent les fastidieuses leçons de grammaire Timothée entonne un chant religieux et c'est comme fasciné que Grigori l'écoute. Ainsi née une réelle complicité entre le maître et l'élève.

Après de longues études à Moscou au cours desquelles il démontre l'étendue de ses connaissances et se familiarise avec la théologie, POTEMKINE arrive à Saint-Petersbourg. Il y fréquente les milieux huppés et souvent débauchés de la capitale. Parmi les jeunes gens qu'il rencontre, il y a les cinq frères ORLOV, tous de stature géante. Ils ont pris la tête d'un complot visant à renverser le Tsar impopulaire PIERRE III, et à promouvoir son épouse CATHERINE à la fonction de régente jusqu'à la majorité de son fils, le Tsarevitch PAUL. Peu auparavant le second des cinq frères ORLOV, Grigori, était devenu l'amant de CATHERINE.

POTEMKINE adhère au plan des ORLOV. La veille du coup d'Etat, il va propager l'agitation dans les casernes de la ville. Le 28 juin 1762, ainsi que le relatera CATHERINE, lui-même et un jeune officier dirigent tout, avec discernement, courage et énergie. Durant la revue des troupes qui suit la proclamation de la nouvelle souveraine, POTEMKINE remarque qu'elle n'a pas de dragonne convenable à son épée, se rapproche d'elle et lui offre la sienne. CATHERINE s'en souviendra.

L'impératrice inaugure un évènement qui deviendra par la suite une tradition : elle dresse la liste des récompenses décernées à ceux qui l'ont portée sur le trône. Les ORLOV sont bien sûr en tête de liste. POTEMKINE, lui, n'est pas oublié. Il reçoit un service de table en argent et 400 serfs. Il est par ailleurs officiellement admis à la cour.

Dans sa vingt-troisième année Grigori Alexandrovitch est un homme de très grande taille et mince, avec des cheveux bruns et des traits expressifs reflétant l'intelligence. Il est instruit, élégant et téméraire.

POTEMKINE est présenté à l'impératrice au cours d'une soirée intime. CATHERINE le questionne sur ses dons d'imitateur. Il répond, en empruntant sa voix, agrémentée de son fort accent allemand. Elle ne s'offusque pas de son impertinence. Au contraire, POTEMKINE est admis désormais, dans le cercle très privé de la souveraine.

L'intérêt que porte CATHERINE à son jeune collaborateur se concrétise par une brillante promotion : il est nommé procureur adjoint du Saint-Synode, institution chargée de traiter des plus importantes affaires de l'Eglise. En même temps elle prend soin de sa carrière militaire qu'il poursuit simultanément.

Lorsque la première guerre russo-turque éclate en 1768, POTEMKINE s'engage aussitôt dans le service actif. Il sert d'abord sous les ordres du Prince GOLITSYNE, puis du Prince ROUMIANTSEV. Ce dernier reconnaissant les mérites de POTEMKINE fait de lui son aide de camp. Il se bat pour enlever la forteresse de Khotin, dans la principauté de Moldavie. Au terme de la bataille, il est élevé au rang de général-major pour sa vaillance au combat, il reçoit les décorations de l'Ordre de Sainte-Anne et de Saint-Georges.

Au cours d'une permission à Saint-Petersbourg, POTEMKINE est reçu par CATHERINE en audience privée. Elle lui donne l'autorisation de lui adresser des lettres personnelles. A ces lettres nombreuses et dévouées, elle répond bientôt elle-même, inaugurant ainsi une correspondance régulière appelée à se développer.

Parvenue au pouvoir, CATHERINE comprend qu'elle a besoin d'hommes pour l'aider à gouverner. On l'a dit, elle récompense largement ceux qui la servent. Elle partage avec eux ses idées, les intègre à son cercle. Elle joue impunément de sa féminité possessive et insatiable. Et pourtant, malgré cette passion dévorante, elle reste incapable d'avoir une vie privée heureuse.

Parmi ses nombreux amants – j'en ai compté 21 – il y a notamment : Grigori ORLOV, un officier de la Garde qui collabore à sa conquête du trône et dont le frère a peut-être assassiné PIERRE III, Stanislas PONIATOWSKI, un noble polonais que l'impératrice fait roi de Pologne, et le plus influent, Grigori POTEMKINE.

Quel que soit le tempérament de ses amants, les biographes de la souveraine s'accordent sur un point : amour et politique sont intimement liés dans la vie de l'impératrice.

CATHERINE n'utilise pas seulement ses amants pour les "besoins de la chair" comme disait IVAN le Terrible mais aussi pour l'aider à gouverner. Chacun de ses favoris obtient la possibilité de montrer ses capacités d'homme d'Etat. Certains révèlent un vrai talent, le meilleur exemple en est Grigori POTEMKINE.

C'est une tradition sous CATHERINE II, le favori occupe l'emploi de haut dignitaire de l'Etat, selon un rituel bien établi. Dès son élection il est nommé général-aide de camp. Il est placé à la tête de plusieurs commandements militaires importants. On leur accorde le port d'uniforme prestigieux. Des appartements spéciaux leur sont réservés au Palais, situés sous les appartements privés de l'impératrice et reliés à eux par un



Grigori ORLOV



Stanislas PONIATOWSKI

escalier en spirale. Fidèle au modèle de Versailles, cet escalier est couvert d'un tapis vert comme celui venant des appartements de LOUIS XV à ceux de la DU BARRY.

A son aménagement le favori reçoit un dépôt conséquent en espèces, habituellement cent mille roubles (*un rouble de l'époque vaut aujourd'hui cinquante euros environ*) déposés discrètement dans un tiroir de son bureau. D'autres présents lui sont octroyés : des propriétés terriennes, des bijoux, des vêtements de fourrure, des décorations, des titres et des honneurs. En contrepartie le favori doit une présence constante auprès de l'impératrice.

Retenons que parmi les favoris POTESKINE est le seul à réunir les qualités requises dans la fonction d'homme d'Etat. On comprend que CATHERINE ait une confiance absolue en lui au point que, peut-être, cette confiance se soit traduite par une authentique cérémonie religieuse faisant de son amant son époux légal.

A la cour beaucoup savent que les relations entre CATHERINE et Grigori ORLOV se détériorent. L'impératrice sait que cet homme peu intelligent, rustre, empli de suffisance s'est mis à dos plusieurs de ses éminents collaborateurs, en particulier **Nikita PANINE**, le véritable chef du gouvernement. Lorsque CATHERINE découvre sa liaison avec la Princesse Trolitsyne se fut comme un coup de grâce. PANINE, toujours proche de la souveraine quand le navire impérial tanguait la persuade que le jeune et bel officier VASSILTCHIKOV sera un digne successeur de l'infidèle ORLOV.



Nikita PANINE

Le nouveau favori de caractère agréable est désespérément insipide. CATHERINE n'a guère de considération pour lui alors qu'elle aurait besoin d'avoir auprès d'elle des hommes à forte personnalité. D'autant que les difficultés s'amoncèlent, à commencer par une révolte de grande ampleur qui éclate dans les provinces du Sud. En 1772 apparaît sur les bords du Laïk le cosaque du Don, **Emelian POUGATCHEV**. Il a trente ans. Après avoir servi dans l'armée, pris part à la Guerre de Sept

Ans, déserté et vécu toutes sortes d'aventures, POUGATCHEV déclare qu'il est l'Empereur PIERRE III, sauvé par miracle de la perfidie de sa femme CATHERINE. Il trouve des compagnons d'arme parmi les Cosaques du Laïk. A la vitesse de l'éclair, le soulèvement gagne un gigantesque territoire. Au cours de l'été 1774, les insurgés assiègent Kazan et ont bien l'intention, une fois la ville soumise, de marcher sur Moscou pour placer PIERRE III sur le trône.

Face à ces difficultés, CATHERINE se sent très seule. Très seule ? Pas tout à fait car elle a auprès d'elle ce géant borgne, le "cyclope" comme on le qualifie à la Cour, cet homme intelligent, courageux et dévoué. CATHERINE en est certaine : Grigori Alexandrovitch a les qualités d'un homme d'Etat et d'un amant attentionné.

En janvier 1774, POTESKINE se rend au palais de Tsarskoïe Selo pour une entrevue avec l'impératrice. Il semble qu'au cours de leur conversation, toutes les dispositions aient été prises pour entériner la promotion de POTESKINE au rang de favori. Le lendemain matin, Grigori croise ORLOV descendant le grand escalier du palais. "Quoi de neuf ?" interroge POTESKINE. Et ORLOV de répondre piteusement ; "Rien de particulier, sauf que vous montez et moi je descends."

Dès lors, CATHERINE nomme POTESKINE général-aide de camp du régiment d'élite Preobrajenski, fondé par PIERRE le Grand. Sans plus attendre elle congédie VASSILTCHIKOV.

CATHERINE a quarante-quatre ans lorsque POTESKINE devient son amant. Elle a dix ans de plus que lui. Son goût de la vie, son énergie, sa vivacité intellectuelle témoignent d'un charme intact. Seuls apparaissent les premiers symptômes de l'obésité.



GRIMM et DIDEROT

POTESKINE, on l'a dit est un ambitieux. Ayant conquis l'impératrice, il pourrait s'installer dans l'existence confortable du favori, accumuler les bénéfices d'une situation prestigieuse. Non. Il voit plus loin. Il aspire à des responsabilités au service de la Russie.

Dans l'art d'exercer une franche domination sur sa maîtresse, POTESKINE réussit pleinement. Il n'est pas seulement passionné. Il est spirituel, courtois, distrayant. Bref, CATHERINE est sous son charme. Elle ne s'en cache pas auprès de ses connaissances et notamment de **Friedrich Melchior GRIMM**. Baron allemand venu chercher fortune à Paris, GRIMM se lie d'amitié avec **DIDEROT** et **ROUSSEAU**. Puis il succède à l'Abbé RAYNAL comme rédacteur d'une gazette littéraire fort élitiste, jusque diffusée à quelques exemplaires, parmi les têtes couronnées qui souhaitent être informées de la vie culturelle à Paris. CATHERINE y est abonnée et reçoit l'éditeur quand il se rend à Saint-Petersbourg en 1773. Une correspondance active s'en suit.

Dans une lettre à GRIMM, CATHERINE écrit : *Je me suis éloignée de certain, excellent mais très ennuyeux citoyen, qui a été tout de suite remplacé par un des plus grands, des plus drôles et des plus originaux de ce siècle*".



Emelian POUGATCHEV

A l'âge de trente-quatre ans, POTESKINE n'a plus la sveltesse de ses jeunes années. Il a pris beaucoup d'embonpoint. Sa vilaine habitude de ronger ses ongles rend ses mains disgracieuses. La cavité vide de son œil gauche, il a perdu cet œil lors d'une bagarre avec les frères ORLOV, détourne les regards. Malgré tout, plusieurs de ses admiratrices lui trouvent des allures d'un bel homme.

POTESKINE n'est pas un amant commode. Il est farouchement jaloux du passé chargé de sa maîtresse. Un soir au théâtre, comme CATHERINE bavarde avec Grigori ORLOV, il lève et quitte précipitamment la loge impériale. A vrai dire les disputes sont quotidiennes. C'est généralement POTESKINE qui les provoque et l'impératrice qui œuvre à la réconciliation.

"Non mon Petit Gricha, lui écrit-elle, il m'est impossible de changer vis-à-vis de toi. Peut-on aimer quelqu'un après t'avoir connu ?

Affectueuse et patiente, CATHERINE s'efforce de rendre son amant heureux. Sa joie est immense quand Grigori se montre l'homme charmant qu'elle aime. Mais ce moment de bonheur ne dure rarement longtemps. Des deux CATHERINE est la plus équilibrée, la plus maîtresse d'elle-même. POTESKINE, au contraire, de tempérament russe peut devenir violent. Après des périodes de dur labeur, il retombe pour des semaines dans le découragement et la mélancolie. De l'homme charmant qu'il sait être, il devient un individu mesquin, turbulent et même grossier.

L'une des lettres de CATHERINE évoque un épisode au cours duquel la conduite de POTESKINE semble avoir été humiliante pour elle : *"Je suis allée me coucher pour faire partir les gens, mais dès qu'ils sont partis, je me suis levée et je suis allée à la bibliothèque afin de vous y rejoindre. J'y suis restée en vain plus de deux heures m'exposant aux courants d'air, après quoi, toute triste je suis rentrée dans mon appartement où, grâce à vous, j'avais passé quatre nuits sans fermer l'œil."*

Cette lettre témoigne de la muflerie de POTESKINE. A cause de lui l'impératrice grelotte dans le froid et les courants d'air. Et il n'a pas un mot d'excuse pour elle.

A l'initiative de l'impératrice, on l'a souligné, POTESKINE a été promu général-aide de camp du prestigieux régiment Preobrajenski. D'autres honneurs lui sont promis qui vont donner à sa carrière un lustre sans précédent.



POTESKINE

Quelques jours après la conclusion de la paix avec les Turcs, le titre de Comte de l'empire russe est accordé à POTESKINE. En outre, il est récompensé de sa bravoure par l'octroi d'une épée, ornée de deux diamants. Il reçoit aussi un portrait de la souveraine serti de brillants. Il cumule tous les ordres et décorations russes et est promu au plus haut grade de ceux qu'il possède déjà, comme par exemple la Croix de Saint-Georges. CATHERINE obtient de l'empereur d'Autriche JOSEPH II le titre de Prince du Saint-Empire romain en faveur de son favori.

Peu après POTESKINE apprend qu'il est nommé gouverneur général des provinces du Sud. Pour célébrer cet événement CATHERINE lui offre un icône précieuse couverte de pierreries. En même temps elle lui assure un revenu stable. Il est le premier favori à recevoir une pension régulière de douze mille roubles par mois. En plus il reçoit fréquemment des enveloppes d'un montant de cent mille roubles chaque fois. Ses anniversaires sont dignement fêtés en espèces sonnantes et rébuchantes.

La prodigalité de l'impératrice ne se borne pas à des dons en espèces. Elle aime lui offrir des bijoux, des fourrures, des meubles. En outre, la souveraine dispose de terres et de serfs dont Grigori est le plus heureux bénéficiaire. Et c'est ainsi qu'il devient bientôt l'un des plus notables propriétaires fonciers de Russie. On imagine que le traitement réservé à POTESKINE suscite beaucoup de jalousie à la Cour.

La révolte de POGATCHEV qui se termine heureusement par l'exécution de son chef à Moscou, révèle non seulement les injustices liées à l'esclavage mais aussi les faiblesses intérieures de l'Etat russe, la situation chaotique de l'administration dans les provinces, le manque de coordination entre les autorités locales et le gouvernement central, l'ignorance de Saint-Petersbourg concernant les parties distantes de l'empire. Consciente de ces problèmes, l'impératrice et POTESKINE préparent ensemble une série de réformes de grande envergure.

C'est en septembre 1775 que sont promulguées les institutions des gouvernements, vaste réforme qui confère aux institutions locales, la forme qu'elles conserveront près d'un siècle. L'objectif est de renforcer l'administration provinciale par la décentralisation, une répartition explicite des pouvoirs et des fonctions et par la participation de la noblesse locale.

Le collège de Guerre dont POTESKINE a désormais la direction exclusive prend beaucoup de son temps. En outre, il participe assidument aux réunions du Conseil Impérial au sein duquel sont prises les décisions les plus importantes. Les affaires commerciales ne sont pas sa spécialité. Aussi s'en remet-il souvent à son ami FALEYEV, fournisseur de l'armée.

Face à toutes ces activités POTESKINE fait preuve d'une capacité de travail exceptionnelle. A tel point que l'impératrice en vient à regretter qu'il soit trop occupé. *"Vraiment, c'est trop fort, lui écrit-elle, même à neuf heures je ne puis vous trouver seul. Et pourtant j'étais venue pour vous dire que je vous aime excessivement"*.

Les questions d'Eglise l'absorbent beaucoup. POTESKINE est toujours prêt à suspendre une consultation politique pour recevoir un prêtre ou amorcer un échange théologique. Depuis longtemps il est attiré par la pensée œcuménique il fait beaucoup pour améliorer les relations de la Russie avec le Vatican.

Malgré l'étendue de sa tâche, il trouve l'énergie de tracer les premières lignes de son vaste plan de réorganisation de l'armée. Il lui faudra huit ans pour achever cette réforme qui restera l'une des réussites les plus brillantes de sa carrière. Elle vise à améliorer sensiblement les conditions de vie du soldat.

Au nombre de ses collaborateurs composant son entourage se détache un Russe, fidèle parmi les fidèles, Vassili Stepanovitch POPOV. Fils d'un prêtre de village, il est d'abord recruté par le Prince DOLGOROUKI pour être son secrétaire particulier. A la mort du prince, POPOV est engagé par POTESKINE dont il devient le secrétaire, le chef de cabinet et plus encore le confident, exécutant des missions officielles et privées de la plus haute importance. Grâce à l'influence de son maître, POPOV gagne la confiance de l'impératrice qui le comble d'honneurs.

Avec l'aide de POPOV, POTESKINE s'attaque à un dossier qui lui tient à cœur : la colonisation des régions méridionales de la Russie dont il est le gouverneur général. Il encourage l'expansion de la flotte de la mer Noire et décide la fondation de nouvelles villes. C'est ainsi qu'est programmée la construction de Kherson, proche de la mer, à un point où confluent les fleuves Boug et Dniepr. Dès le début, POTESKINE en fait un centre commercial et une base navale. Dans les deux ans de sa fondation Kherson est dotée de vastes chantiers navals et d'une école. Y feront escale un grand nombre de vaisseaux navigant sous le pavillon russe et transportant les marchandises les plus variées. Bientôt des compagnies de navigation étrangères disposeront de bureaux dans cette ville nouvelle Kherson est le premier chantier de la grande œuvre que réalisera POTESKINE.

La liaison de l'impératrice et de POTESKINE dure depuis deux ans. Dès ses débuts, on l'a souligné, elle est orageuse malgré un amour profond, malgré une étroite collaboration au service de l'Etat, malgré le lien indéfectible issu de leur mariage secret. Entre eux les disputes sont fréquentes, alimentées par la morosité, les excentricités et la jalousie malade de POTESKINE.

Les historiens se sont posé la question de savoir quelles sont les véritables raisons de ce désamour. Une lettre de CATHERINE répond : "[...] le point de notre désaccord est toujours le pouvoir et jamais l'amour".

POTESKINE comprend que le moment approche où il devra choisir entre l'amour et le service de l'empire. Dans son for intérieur il sait déjà que ce sera le service de l'empire. Et il s'y prépare avec enthousiasme.

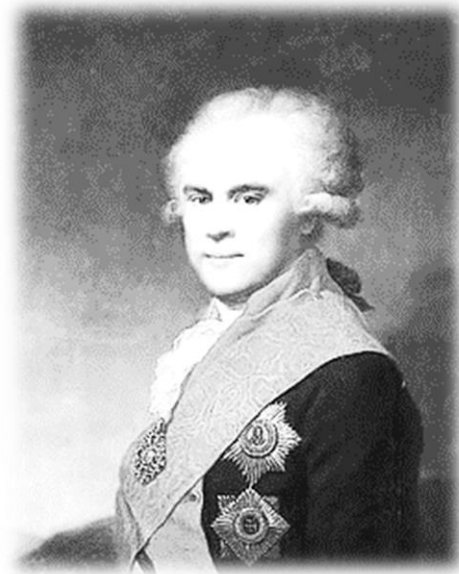
Grigori se met en quête d'un candidat à sa succession. Son attention se porte sur l'un des jeunes secrétaires ukrainien. Sa personnalité ne déplaît pas à POTESKINE ; il est moyennement doué, modeste et plutôt malléable.

Un geste inattendu de l'impératrice interprété comme un cadeau d'adieu confirme que leur histoire touche à sa fin. CATHERINE fait don à POTESKINE du palais Anitchkov situé sur la perspective Nevski.

Ce que les courtisans ignorent c'est que CATHERINE et Grigori se sont quittés en termes très tendres. A la veille du départ de Grigori pour les provinces du Sud, une conversation secrète a lieu entre eux. Chacun aura la liberté de sa vie sexuelle. Mais l'un et l'autre conservent cette part d'affection mutuelle et de collaboration au service de la Russie qui ont fait la force de leur union. Autant dire que rien ne change dans leur association, hormis l'aspect purement sexuel. C'est que j'ai appelé dans mon livre une rupture en trompe-l'œil.



Sachenka



Vassili Stepanovitch POPOV

A son retour dans la capitale, POTESKINE réintègre ses anciens appartements. Le palais Anitchkov pour lequel l'impératrice a dépensé des fortunes restera inhabité.

Cette année 1776 inaugure une période de treize ans durant laquelle POTESKINE demeure le plus proche conseiller de l'impératrice et le second personnage de l'Etat. Il est seulement privé des charmes d'une sexualité ardente dont il ne peut guère se passer. Privé, mais pas pour longtemps. Grigori a cinq nièces, les plus jolies filles de sa sœur Maria ENGELHARDT. Il les aime toutes, soit simultanément, soit l'une après l'autre.

Des cinq, c'est Alexandra, surnommée Sachenka, qui a le plus compté pour lui. Lorsqu'elle épouse un aristocrate polonais, elle demeure proche de Grigori et l'accompagne dans nombre de ses voyages. Plusieurs années après, elle est en route pour Varsovie, accompagnée de son mari, quand elle apprend que son oncle malade est au plus mas. Rebroussant chemin, seule, elle rejoint Grigori quelques instants avant qu'il n'expire.

C'est en 1783 que POTEMKINE réalise l'œuvre majeure de sa carrière au service de la Russie : l'annexion de la Crimée. A maintes reprises il a expliqué à CATHERINE combien il est difficile de protéger les frontières sud de la Russie, tant que la Crimée restera un territoire vassal de la Turquie. Convaincue, l'impératrice signe une instruction secrète chargeant POTEMKINE d'annexer la Crimée à la première occasion.

Cette occasion se présente quand il apprend qu'un Khan caucasien accompagné de six mille hommes venus du nord du Caucase a franchi la frontière de la Crimée. Aussitôt dans la nuit POTEMKINE commande à ses troupes d'envahir la péninsule. Le chef des rebelles est capturé tandis que ses hommes sont contraints de prêter serment à l'impératrice.

Moins d'un mois après la soumission de la Crimée, POTEMKINE présente à CATHERINE un projet d'industrialisation des provinces du Sud. La fondation de Kherson en 1778 a été la première étape de l'industrialisation de ce chantier colossal. Quatre ans plus tard un observateur note : *"Imaginez une multitude de bâtiments en pierre, une enceinte fortifiée qui entoure la citadelle, une amirauté avec des vaisseaux déjà achevés ou sur chantier, une vaste banlieue peuplée de commerçants et d'artisans et abritant des casernes où logent dix mille militaires"*.

POTEMKINE comprend que Kherson présente un intérêt moindre depuis que la Crimée est devenue russe et une nouvelle base navale peut y être construite au bord de la mer Noire. C'est ainsi qu'il fonde Sébastopol, appelée à devenir l'un des premiers ports militaires au monde.

Deux ans après la fondation de Sébastopol, POTEMKINE pose la première pierre d'une ville qu'il baptise Ekaterinoslav "gloire de CATHERINE". Le site est splendide, sur la rive droite du Dniepr. Les premiers projets mentionnent : une université, un conservatoire, une académie de musique, un palais de justice, une bourse, un théâtre, une cathédrale et douze usines pour fabriquer le drap, la soie d'une grande finesse. Ce qui incite POTEMKINE à écrire avec humour à l'impératrice : *"Si mes prières sont exaucées, Dieu vous accordera longue vie en sorte que le jour où vous visiterez les dominions que je gouverne vous verrez votre chemin recouvert d'un tapis de soie"*. La ville d'Ekaterinoslav s'appelle aujourd'hui Dnipro.

C'est au cours de la seconde guerre russo-turque que POTEMKINE fonde une autre ville importante : Nikolaïev. Cette ville, située au nord-ouest de Kherson, est appelée à devenir une importante base navale de la mer Noire. Là aussi les plans sont ambitieux : des fabriques, de vastes jardins publics, des fermes modèles et un monastère. Un an après la fondation de Nikolaïev, on entreprend la construction d'une première frégate. Les fondements de l'amirauté et l'édification d'une grande église sont achevées à la même date. Mais POTEMKINE mourra avant l'inauguration de ces ouvrages.

Relevons qu'à la veille de la Révolution d'octobre 1917, Kherson compte plus de cent mille habitants, Sébastopol plus de soixante-quinze mille.

Si l'on fait la part des fautes commises, largement dues au goût de ce siècle pour la magnificence, il n'en reste pas moins que l'œuvre accomplie par le Sérénissime demeure impressionnante. Elle prouve que parfois, grâce à une foi inébranlable en son destin, les rêves les plus fous peuvent devenir réalité.

On se souvient qu'après leur rupture, l'impératrice avait fait don à POTEMKINE du palais Anitchkov et y avait dépensé des fortunes en travaux de décoration. Néanmoins elle avait gardé le prince auprès d'elle, au Palais d'Hiver. Il y avait belle lurette qu'ils avaient cessé toute relation sexuelle mais Grigori occupait encore les quartiers de favori.

En 1777, POTEMKINE déménage dans une maison reliée au Palais par une galerie secrète et située rue Millionara, à quelques encablures des quais de la Neva. C'est là qu'il habite quand il s'séjourne à Saint-Petersbourg.

Dix ans plus tard, CATHERINE fera bâtir le magnifique Palais de Tauride, la Tauride étant l'ancien nom de la Crimée. Les plans de l'architecte STAROV incluent la création d'un parc et d'un port relié à la Neva par un canal. La construction de ce gigantesque ouvrage durera six ans.

Toujours par monts et par vaux, POTEMKINE est un voyageur infatigable. Il visite régulièrement ses propriétés dispersées dans plusieurs régions. En outre, il séjourne dans les vastes provinces dont il est gouverneur général. Au cours des années 1782-1783, il vit principalement dans le Sud.

Dès qu'il rentre à Saint-Petersbourg, POTEMKINE devient le centre de la vie mondaine à la Cour, des réceptions sont organisées pour lui, des parties de chasse ont lieu dans les environs de la capitale.

Tous lui reconnaissent le génie de la mise en scène. A l'été de l'année 1787, POTEMKINE donne à Ozerki, l'une de ses propriétés des environs de la capitale, un bal costumé en l'honneur de CATHERINE. Des feux d'artifice majestueux accueillent les invités aux approches de la Neva. Des pavillons s'élèvent sur une île au milieu du fleuve. Le souper est servi dans une caverne caucasienne, décorée de myrtes. Un orchestre dissimulé derrière les bosquets fait entendre une musique romantique. Un chœur chante en grégorien la grandeur de l'impératrice.

Est présent à cette réception une brillante personnalité connue de toutes les cours d'Europe : Charles, Joseph, François, Alexis, prince DE LIGNE, belge de naissance, français par sa culture et son éducation, Grand d'Espagne et



Field maréchal au service de l'Empereur d'Autriche. Ce cosmopolite se définit lui-même comme un jockey diplomatique. CATHERINE et POTESKINE tombent sous le charme de ce brillant causeur, de ce soldat impétueux, de ce diplomate, curieux de toutes les intrigues.

Que POTESKINE entretienne maintenant une liaison, ce n'est un secret pour personne à Saint-Petersbourg. Il est tombé amoureux de l'une des jeunes femmes les plus séduisantes de la capitale, Proscovia, l'épouse d'un parent le Général Paul POTESKINE. Un jour, il reçoit un billet de CATHERINE : *"Quoique vous appréciez moins mes billets que ceux de votre chère cousine, je ne puis m'empêcher de vous écrire, c'est que je vous aime excessivement"*.

Il est notable que POTESKINE n'a jamais usé de son pouvoir à des fins de vengeance personnelle. Il n'est pas rancunier. Ainsi, plaide-t-il en faveur de RADICHTCHEV, auteur d'un pamphlet révolutionnaire dans lequel CATHERINE et lui sont salis et calomniés, "Voyage de Saint-Petersbourg à Moscou". La voix isolée de RADICHTCHEV n'est pas entendue et ne saurait l'être car elle exprime le point de vue d'une infime minorité. Le livre n'atteindra à la notoriété que quand les bolchévistes auront besoin de se trouver de nobles ancêtres. RADICHTCHEV sera transformé en révolutionnaire, père de l'intelligentsia russe et deviendra une icône.

L'ambassadeur de France, le Comte DE SEGUR a beaucoup fréquenté POTESKINE en ces années-là. Voici ce qu'il écrit sur ses relations avec l'impératrice : *"Dans sa jeunesse, il lui avait plu, par la violence de sa passion, par sa valeur et par sa beauté virile; à un âge avancé, il continuait à la charmer en flattant sa vanité, en calmant ses angoisses, en la rassurant sur sa puissance et en favorisant son rêve d'empire oriental"*.

Le Jour de l'An 1787, CATHERINE est d'excellente humeur. Elle vit en rêve le grand voyage qu'à organisé POTESKINE pour montrer à la Russie et au monde entier les progrès réalisés dans les provinces du Sud. A ce projet POTESKINE travaille depuis que la Crimée a intégré l'empire. Il a fait imprimer un guide, traçant l'itinéraire et mentionnant les dates d'arrivée et de départ aux différentes étapes. Sont précisés dans ce guide les villes traversées, les localités où sont prévues des fêtes, les relais de chevaux, les emplacements de palais à bâtir pour y héberger les hôtes de marque, les chantiers navals du Dniepr où sera construite une flotte de luxueuses galères.

Après avoir reçu les félicitations du corps diplomatique au Palais d'Hiver, CATHERINE gagne Tsarskoïe Selo d'où le 18 janvier elle se met en route. Par un soleil radieux, la caravane s'engage sur une neige craquante. Elle se compose de quatorze grands traîneaux, cent vingt-quatre plus petits et quarante de secours. Cinq cent soixante splendides chevaux sont répartis en plusieurs postes de relais, avec leur armée de maréchaux ferrants, de menuisiers, de charpentiers. Le premier traîneau, celui de l'impératrice abrite un salon, un bureau, une bibliothèque et une chambre à coucher.

Le 9 février la caravane arrive à Kiev, l'antique capitale de la Sainte Russie. POTESKINE y a prévu un séjour prolongé dans l'attente du dégel du Dniepr. Chacun des invités de marque dispose d'un palais peuplé d'une myriade de laquais, de cochers et de chevaux. Le Prince DE LIGNE retrouve son vieil ami le Comte DE SEGUR. POTESKINE est d'une humeur massacrant. Il travaille sans relâche à parfaire l'organisation de la seconde partie du voyage.

Le 1^{er} mai, CATHERINE et sa suite embarquent sur les galères. En tête naviguent sept immenses galères romaines peintes en rouge et or, suivies par soixante-treize autres de moindre envergure. La galère de l'impératrice baptisée, *Le Dniepr*, transporte un orchestre dirigé par le maestro SARTI.

Six jours après avoir appareillé de Kiev, la flottille arrive à Kaniev où le Dniepr marque la frontière avec la Pologne. C'est le lieu qu'a choisi POTESKINE pour une brève rencontre entre l'impératrice et son ancien amant Stanislas PONIATOVSKI, que CATHERINE avait imposé sur le trône polonais. POTESKINE entreprend Stanislas sur l'opportunité de réunir les Eglises russe et romaine. Son intérêt pour un rapprochement des Eglises lui a valu un témoignage de reconnaissance du Pape Pie VI.



Plus au sud, POTESKINE apprend par un courrier que s'annonce l'Empereur d'Autriche JOSEPH II, voyageant sous un nom d'emprunt. En hâte il modifie le protocole et organise la rencontre des deux souverains dans une simple maison de Cosaque.

A Khyerson près de l'embouchure, CATHERINE est tellement enchantée de ses découvertes qu'elle écrit à son correspondant à Paris, Friedrich Melchior GRIMM : *"Les efforts du Prince POTESKINE ont fait de cette cité où, avant la*

paix, il n'y avait pas même une chaumière, une ville florissante".

Abandonnant le cours du Dniepr la caravane poursuit sa route en voitures découvertes jusqu'au port de Sébastopol à l'extrême sud de la Crimée. A l'abri des vents du nord que protège une chaîne de montagne, la côte très découpée offre au regard un panorama superbe. La végétation y est luxuriante avec ses palmiers, ses cyprès, ses acacias, ses magnolias, ses mimosas, ses lauriers roses. La Crimée est un gigantesque jardin aux couleurs les plus variées et aux senteurs les plus délicates. Ici c'est l'Orient. Dans les rues grouillent des bazars riches de leurs parfums, de leurs épices et de leurs couleurs vives.

A l'endroit d'un village tatar, Grigori POTEMKINE a fondé quatre ans plus tôt le port de Sébastopol et la flotte de la mer Noire. Vingt-cinq bâtiments de guerre, mouillés dans la grande rade, saluent l'impératrice de leurs canons. Lors de la visite du port commentée par le prince sérénissime lui-même, CATHERINE découvre d'imposantes fortifications, des docks, des chantiers navals, des casernes, des hôpitaux et même des écoles. Lorsque l'Empereur JOSEPH comprend que la flotte russe est désormais à quarante-huit heures de Constantinople, il en a froid dans le dos.

Ainsi s'achève cette extravagante expédition dont les épisodes feront le tour des cours européennes. De retour à Tsarskoïe Selo, CATHERINE écrit à Grigori resté en Crimée : *"Entre vous et moi, mon ami, tout peut être dit brièvement, vous me servez et j'en suis reconnaissante, voilà tout. Quant à vos ennemis vous leur avez tapé sur les doigts par votre dévouement pour moi et par vos soins pour l'Etat"*.

La seconde guerre turque de CATHERINE commence dans un contexte international, très différent de la première. La Turquie déclare la guerre à la Russie en 1787, après que les Russes aient rejeté un *ultimatum* exigeant l'évacuation de la Crimée. Le Pacte bénéficie de l'appui de plusieurs grandes puissances européennes dont la Grande-Bretagne. En 1788, la Suède engage une guerre contre la Russie. Une fois encore, CATHERINE est contrainte de se battre sur deux fronts.

Le Grand Conseil présidé par CATHERINE pense que l'armée de POTEMKINE, commandée par Alexandre SOUVOROV, devrait assiéger Otchakov dans les meilleurs délais. La forteresse d'Otchakov contrôle l'embouchure du Dniepr. Optimiste, le Grand Conseil estime qu'il sera possible de prendre Otchakov au cours de la campagne de l'été 1788. En réalité Otchakov ne se rendra qu'en décembre, en raison de la résistance acharnée des Turcs et du peu d'enthousiasme de POTEMKINE pour un assaut qui serait dévastateur en vies humaines. Tout comme dans la conquête de la Crimée, POTEMKINE mise sur une réédition de l'ennemi.

Devant la forteresse d'Otchakov les soldats trépigent d'impatience depuis plusieurs mois. C'est probablement son dévouement à ses soldats

qui décide POTEMKINE à ordonner l'assaut. Le combat est sanglant mais le but est atteint. Après un siège de plus d'un an la forteresse tombe. Des observateurs rapportent qu'au cours de l'assaut POTEMKINE se recueillit en prières à l'endroit le plus exposé de la bataille. Couvrant son visage de ses mains, il implore le Seigneur d'épargner la vie de ses hommes. Au total, soixante mille d'entre eux tombent à Otchakov.

On a observé qu'au long de sa vie au service de la patrie POTEMKINE a été la cible d'innombrables critiques pointant sa nonchalance, ses tendances à la mélancolie et à la dépression. Au temps de la seconde guerre de Turquie ces critiques redoublent. Un rapport d'un comité d'experts à la fin du XIX^e siècle fait litière de ces légendes sur son inertie et son apathie.

La correspondance échangée entre l'impératrice et POTEMKINE au cours de cette guerre représente un document émouvant. Elle n'est pas seulement un échange de vues sur la situation militaire. Elle est aussi et surtout peut-être une communion entre deux êtres chers qui évoquent leurs doutes, leurs appréhensions et aussi leurs espoirs, leurs joies, leurs croyances en l'avenir.

Le 9 janvier 1792, un traité de paix est signé, mettant fin à la seconde guerre russo-turque. La Turquie confirme les pertes enregistrées par le traité de Koutchouk-Kaïnardji; elle renonce définitivement à la Crimée, accepte la présence russe dans le bassin de la mer Noire.

A l'emplacement de la petite forteresse de Khadjibeï commence la construction d'un port. Par la suite des colons grecs s'y installent. CATHERINE lui cherche un nouveau nom qui sonne grec, ce sera Odessa. Un grand avenir l'attend. Ce port que jamais les glaces n'emprisonnent favorisera le développement du commerce russe et l'essor agricole de la nouvelle Russie.

Lorsque la ville d'Odessa est fondée en 1794, POTEMKINE est déjà mort.

Si l'on écarte les témoignages fantaisistes sur POTEMKINE pendant la seconde guerre de Turquie, se détache le récit d'un témoin oculaire, digne de confiance. Il s'agit du témoignage du Prince DE LIGNE, qui avec l'autorisation de CATHERINE, rejoint POTEMKINE à son quartier général et reste auprès de lui pendant le siège d'Otchakov. Voici ce qu'il écrit : *"Quelle est donc sa magie? Du génie, et puis du génie, et encore du génie, de l'esprit naturel, une mémoire excellente, de l'élévation dans l'âme, de la malice sans méchanceté, de la ruse sans astuce, une grande générosité, beaucoup de tact, le talent de deviner ce qu'il ne sait pas et une connaissance des hommes"*.

LIGNE est un observateur proche de POTEMKINE. Il découvre son instabilité, ses sautes d'humeur, ses fougades, ses excentricités. Et cependant il reconnaît qu'au-delà des apparences il est constamment sur la brèche.



Siège d'Otchakov

Le goût de POTEMKINE pour l'ostentation est connu de tous. Il apparaît pleinement dans l'ordonnement de son quartier général souterrain au camp d'Otchakov. On y accède par un couloir étroit et sombre qui débouche sur une porte massive. Quand cette porte s'ouvre, les visiteurs stupéfaits pénètrent dans une vaste salle de marbre dont les murs blancs sont décorés de grandes glaces. Des colonnes ornées de pierres précieuses soutiennent le plafond. Des tentures séparent les appartements privés des salles réservées aux réceptions. D'énormes lustres suspendus au plafond irradiant une lumière intense. Des glaces vénitiennes donnent l'illusion d'une enfilade de salles. Une cohorte de laquais en perruque poudrée et portant des tuniques brodées assurent le service.

Alors que POTEMKINE est apparemment désœuvré au camp d'Otchakov, il multiplie les conquêtes. Parmi ses nombreuses aventures amoureuses, la plus étonnante est celle qu'il vit avec une mystérieuse dame orientale d'une grande beauté. Issue d'un marché aux esclaves en Turquie, elle devient **Sophie WITTE** après qu'un officier l'ait épousée. Elle est si belle et intelligente que très vite elle accède à la célébrité. On lui trouve un surnom enchanteur "la belle Fanariote", faisant référence à ces familles grecques retirées à Constantinople et qui y formaient une classe à part de banquiers et de diplomates.



Sophie WITTE

Un beau jour "la belle Fanariote" fait son apparition dans le camp de POTEMKINE. Il est aussitôt conquis. Il la traite en reine et organise en son honneur les divertissements les plus fastueux. Sophie aura une carrière jalonnée de succès. Elle finira par se séparer de l'ennuyeux capitaine WITTE et épousera en secondes noces le Comte POTOTSKY, l'un des plus riches et plus brillants gentilshommes polonais.

POTEMKINE ne se contente pas de cultiver la compagnie des belles dames. Pour se distraire il crée un théâtre et un orchestre de deux cents exécutants. Incontestablement c'est la musique qui apaise le mieux le Sérénissime. Les plus célèbres artistes d'Europe jouent pour lui. On engage des pourparlers avec le grand MOZART mais celui-ci meurt avant que ces négociations n'aboutissent. C'est finalement SARTI qui aura en charge cet orchestre. Il compose un *te deum* à l'occasion de la prise d'Ot-

chakov. Cette pièce musicale comporte cent salves de canons rendues par les orgues.

POTEMKINE se prend par ailleurs d'un grand intérêt pour les poètes, les écrivains, les savants et aussi les théologiens. L'un des poètes les plus célèbres de ce temps, DERJAVINE, lui dédiera une ode bien connue qui a pour titre "La Cascade". Dans ce poème, POTEMKINE est comparé à une cascade écumante que rien ne peut maîtriser.

La seconde guerre de Turquie achevée, POTEMKINE reprend tout naturellement la route de Saint-Petersbourg. A l'initiative de CATHERINE des parades, des réceptions l'attendent au long de la route. Une armée d'ouvriers s'attaque à la réfection de la chaussée entre Moscou et la capitale, travaillant par équipes jour et nuit. Des courriers sont chargés de transmettre au Sérénissime la considération de l'impératrice.

Mais le héros est taciturne. Les réceptions l'ennuient, malade il n'aspire qu'au repos. De surcroît, il apprend que pour la première fois depuis dix-sept ans, CATHERINE s'est entichée d'un nouvel amant sans le consulter, Platon ZOUBOV. Et qui est-il ce nouvel amant? Un jeune homme ignorant et inculte, imbu de sa personne, animé par une ambition démesurée. Comme l'avait fait naguère Grigori ORLOV, Platon ZOUBOV amène ses frères avec lui. Les ZOUBOV. Touchés par la grâce impériale, les nouveaux favoris ne songent plus qu'à s'enrichir, à obtenir des titres et des grades. Les beaux esprits de la Cour murmurent qu'au déclin de ses jours la souveraine a succombé à l'amour platonique.

CATHERINE est heureuse de retrouver son héros revenu à Saint-Petersbourg. Dans une lettre adressée au Prince DE LIGNE en mars 1791, elle parle de lui avec le même enthousiasme, le même amour et la même dévotion que jadis dans ses correspondances avec GRIMM et VOLTAIRE : "*Lorsqu'on regarde le prince maréchal POTEMKINE, écrit-elle, l'on se dit que ses victoires l'embellissent. Il nous est revenu de l'armée plus séduisant que jamais.*"

CATHERINE demande à l'artiste italien LAMPI de peindre son portrait. D'abord réticent à cause de son infirmité, la perte d'un œil, il accepte finalement de poser pour LAMPI. Au travail de l'artiste il en ressort deux tableaux, l'un qui le représente sous l'aspect d'un chevalier à armure, le second plus connu qui le montre en habits de cour paré de toutes ses décorations.

La vie à Saint-Petersbourg est devenue maintenant une succession de réjouissances. Les hôtes les plus célèbres de la capitale rivalisent d'ingéniosité pour que chaque fête soit la plus somptueuse. Le programme comporte soit une pièce de théâtre soit un spectacle de ballets. A l'occasion des grandes réceptions jusqu'à deux mille personnes se pressent à ces fêtes.

La fête la plus inoubliable organisée par POTEMKINE a lieu le 28 avril 1791. Les descriptions de cette nuit féérique rempliront des pages entières d'auteurs russes et étrangers. La fête se déroule au palais de Tauride. Trois mille personnes sont présentes.

POTEMKINE est vêtu d'un habit de soie à col richement brodé de noir. Les boutons de son pourpoint sont en or massif et incrusté chacun d'un diamant solitaire. Son chapeau est chargé de tant de bijoux qu'il est impossible d'être porté sous le bras, comme cela est alors la mode. Un aide de camp s'en charge qui suit son maître pas à pas

A la fin de la soirée, CATHERINE et Grigori se retirent seuls au Jardin d'Hiver. Ce beau jardin est agrémenté de

décorations, de plantes rares, de statues de marbre et de jet d'eau dans ce cadre intimiste, les deux anciens amants éprouvent l'envie d'avoir une explication. Tendrement mais avec fermeté CATHERINE reproche à Grigori de trop s'adonner aux divertissements. Lui, de son côté critique son choix d'un nouvel amant. Ce sera leur dernière conversation seul à seul. Ils se laissent gagner par l'émotion quand Grigori raccompagne l'impératrice à son carrosse, l'orchestre joue un hymne d'adieu en son honneur. Elle se fige pour l'écouter. Chacun peut observer à cet instant combien elle est émue. Lui aussi ému, Grigori tombe à ses pieds. Ses yeux sont embués de larmes lorsqu'enfin il les lève vers elle. Cette nuit était le dernier spectacle monté par POTEMKINE avant de quitter à jamais cette scène de théâtre qu'est la vie sur cette terre.

POTEMKINE quitte Saint-Petersbourg pour le Sud le 29 juillet 1791. Ce voyage fatigue beaucoup le Sérénissime. A mi-parcours POTEMKINE ordonne au cocher d'avancer à vive allure. Comme au temps jadis le cortège des voitures et des cavaliers de l'escorte traversent au galop les vastes espaces qui leur sont familiers. Huit jours après avoir quitté Saint-Petersbourg, la caravane atteint Jassy. POTEMKINE souffre. Son mal, probablement imputable aux suites de la fièvre paludéenne qu'il a contractée en Crimée en 1783, empire de jour en jour. Il ne tient aucun compte de l'avis de ses médecins et continue à manger et à boire de manière immodérée.

On décide d'informer Sachenka de l'état de son oncle. Peut-être pourrait-elle le persuader d'être raisonnable. Elle accourt. Il est agité. Il est angoissé. Disant suffoquer à Jassy, il se fait conduire à la campagne pour en revenir aussitôt. Dès lors qu'il est libéré de ses responsabilités, il se tourne vers le Seigneur. Il compose des chants religieux rappelant les psaumes. Il exprime de façon émouvante sa foi fervente en un Dieu Tout Puissant.

A chaque jour qui passe il devient évident qu'il ne reste guère d'espoir. POPOV renonce à cacher plus longtemps la vérité à l'impératrice et l'informe que les jours du prince sont comptés. POTEMKINE lui-même ne parle que de sa mort prochaine. Il envoie chercher un prêtre et lui demande les Saints Sacrements.



Dans un instant de lucidité, il dit à son cher Nikolaïev vouloir être transporté à Jassy où il espère trouver un air plus respirable. A peine a-t-on franchi une trentaine de kilomètres qu'il suffoque. Sortez-moi de la voiture, murmure-t-il, je veux mourir dans le champ. Victime d'une fièvre paludéenne, d'une insuffisance du foie et d'une pneumonie après des années de travail épuisantes, de voyages aux quatre coins de l'Empire et d'une sexualité sans retenue, sa solide constitution finit par craquer. Sachenka prend les mains du prince. Elles sont déjà froides. Sa dernière pensée va à CATHERINE : *"Pardonnez-moi, mère souveraine miséricordieuse"*. Puis il expire. Nous sommes le 16 octobre 1791, à midi. Le Sérénissime a cinquante-deux ans.

Sept jours plus tard, le courrier annonçant la disparition du Sérénissime arrive à Saint-Petersbourg. Apprenant la nouvelle, CATHERINE est prise de tremblements. Elle ne trouve pas le sommeil et erre à travers le palais comme une âme en peine.

Ayant retrouvé un peu de tranquillité d'esprit, elle s'absorbe dans l'écriture. Du matin au soir et même une partie de la nuit, elle écrit à POPOV, à Sachenka et à d'innombrables correspondants en Russie et à l'étranger. Bref, elle écrit à la terre entière pour rappeler quel ami merveilleux, rare, unique et quel brillant homme d'Etat avait été Grigori POTEMKINE.

Voici l'extrait d'une lettre adressée à GRIMM le 24 octobre : *"Un courrier m'a apporté la bien triste nouvelle que mon élève, mon ami et presque mon idole, le Prince POTEMKINE, le Taurique, est mort. [...] La qualité la plus rare en lui était un courage de cœur, d'esprit et d'âme qui le distinguait du reste des humains"*. Et CATHERINE conclut : *"Je regarde le Prince POTEMKINE comme un très grand homme qui n'a pas accompli la moitié de ce qui était à sa portée"*.

Trois mois plus tard, Vassili POPOV, l'homme lige de POTEMKINE, son homme des missions les plus périlleuses et les plus confidentielles, arrive à Saint-Petersbourg, accompagné de quelques collaborateurs. Il est porteur de documents inestimables, les lettres secrètes de CATHERINE à son ancien amant, traitant de leurs amours et de leurs affaires d'Etat. Certaines d'entre elles sont encore imprégnées des larmes versées au long de son agonie, sachant qu'il ne reverrait jamais plus sa souveraine.

L'impératrice reçoit POPOV. Il lui tend les lettres regroupées en liasses. Au départ du groupe, elle retient POPOV et ferme la porte. Ensemble, ils ne peuvent retenir leur chagrin et pleurent. Cela faisait presque trente ans qu'elle avait vu Grigori pour la première fois, le jour même où elle s'était emparée du pouvoir. Aujourd'hui, encore, elle sait ce qu'elle lui doit, dans l'exécution du coup d'Etat qui l'a portée sur le trône. Elle se rappelle tout particulièrement cet instant inoubliable au cours duquel, remarquant qu'elle n'avait pas de dragonne convenable à son épée, Grigori lui offrit la sienne. Et c'est ainsi que la petite Sophie était devenue **la grande CATHERINE**, impératrice de toutes les Russies.



MOTS CROISES 160

Horizontalement

I. Moyen de transmission **II.** Hostilité. Léonard familial. **III.** Pour affranchir. Talent. Dans l'alphabet grec. **IV.** Histoire-Géographie abrégés. Exerçai un attrait. Valeur refuge. **V.** Etat-Major. Epreuve ou coquille. Boisson anglaise. **VI.** Cavité. Combinaison transparente. Trouble. **VII.** Département qui nous est cher. Toison. **VIII.** Grande famille. Flottante en fin de repas. Type de véhicule. **IX.** Appartient à un groupe ethnique de l'Europe centrale et orientale. Cass  familli rement. **X** Petit ceci. Pièce en bois sur le pont d'un navire. **XI.** Etablissement d'enseignement supérieur. D rapa. Géniteur. **XII.** Article  tranger. Divise par un million. **XIII.** Nie la réalité.

Verticalement

1. Fermat en est un. **2.** Sorte de devinette. Mille-pattes. **3.** Célèbre marque. Point de vue. **4.** Ne peut être surpassé. Possessif. **5.** Artère. Jeta en l'air. Prend du bon temps. **6.** Mouche. Annonce ce qui approche. **7.** Deux   Rome. En forme de botte. Spécialiste. **8.** Vedette. Alu en vac. Pique le bétail. **9.** Rendis respirable. Victoire napoléonienne. **10.** Symbole de métal blanc. Adverbe ou pronom personnel. Soutien. **11.** Des romains en Italie. Accumulée. **12.** Spécialiste d'une certaine dégustation. Il peut être des villes ou des champs. **13** Danseur et chorégraphe. Règle en forme de lettre.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
I													
II										■			
III							■			■			
IV		■	■							■	■		
V		■					■		■	■			
VI					■				■				
VII		■				■							
VIII					■					■			
IX		■					■		■				■
X		■	■		■		■					■	
XI			■	■					■				
XII		■							■		■		■
XIII													

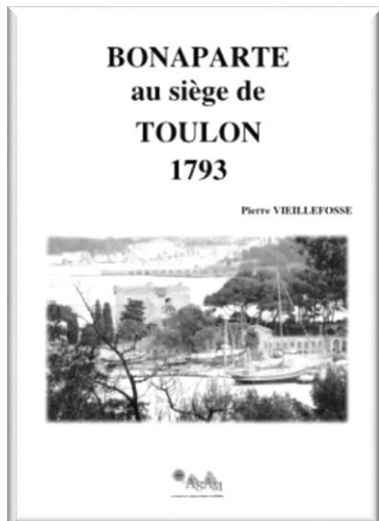
SUDOKU (AVEC SOLUTION)

1	4		2	7				
5				8			3	4
7					9		5	2
2	9	5						6
	7		4		2		1	
8						9	2	3
6	3		7					9
4	8			5				1
				1	6		4	7

9	5	2	8	1	6	3	4	7
4	8	7	9	5	3	2	6	1
6	3	1	7	2	4	5	8	9
8	1	4	5	6	7	9	2	3
3	7	6	4	9	2	8	1	5
2	9	5	1	3	8	4	7	6
7	6	8	3	4	9	1	5	2
5	2	9	6	8	1	7	3	4
1	4	3	2	7	5	6	9	8

REPONSE AUX MOTS CROISES 160

																	III
■																	II
																	IX
																	X
■																	XI
																	VIII
																	VII
																	VI
																	V
																	IV
																	III
																	II
																	I
	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13				



A l'occasion des "Journées BONAPARTE" organisée par la municipalité de La Seyne-sur-Mer, notre association avait pris la décision de rééditer le célèbre ouvrage de Pierre VIEILLEFOSSE :

"Bonaparte au siège de Toulon 1793"

Réalisé en 1995 par "Les Cahiers Seynois de la Mémoire", nous avons donc lancé une nouvelle édition de cet ouvrage jusque-là épuisé...

Tout en conservant rigoureusement le texte initial et les illustrations d'origine, ce nouveau tirage améliore la qualité des documents, en propose de nouveaux, met les notes en bas de page pour une meilleure lisibilité.

Nous sommes convaincus qu'il répondra à l'attente de nombreux Seynois curieux de redécouvrir un épisode très célèbre de notre histoire locale, et de s'intéresser aux premiers actes victorieux de BONAPARTE sur le chemin de sa future gloire.

Cet ouvrage vous est proposé, au prix de 10 €, lors de nos conférences, colloques, etc., mais vous pouvez également vous le procurer auprès de :

- Bernard ARGIOLAS : 06 10 89 75 23
- Jacqueline PADOVANI : 04 94 94 68 44
- Jean-Claude AUTRAN : 04 94 32 41 16
- Chantal et Damien DI SAVINO : 06 82 06 70 64

Nous rappelons à nos adhérents que notre livre est toujours disponible :

"Contribution à l'histoire de la Seyne-sur-Mer. Aspects de la vie économique, sociale, culturelle et sportive aux XIX^e et XX^e siècles."

Cet ouvrage fait suite à celui de M. Louis BAUDOIN, paru en 1965, réédité par nos soins en 1995. Nous avons fait appel pour cela à quatorze auteurs, qui ont participé avec beaucoup d'enthousiasme à sa rédaction.

Vous y trouverez aussi un cahier central de photographies dont l'auteur, un jeune artiste, s'est penché sur le site des anciens chantiers navals, friche industrielle chargée de souvenirs, mais aussi lieu essentiel porteur d'une mémoire collective...

Vous pouvez vous le procurer, au prix de 19 €, auprès de :

- Jacqueline PADOVANI,
- Bernard ARGIOLAS
- Jean-Claude AUTRAN.



BULLETIN D'ADHESION ET D'ABONNEMENT

Adhésion avec abonnement au Bulletin *"Le Filet du Pêcheur"* : 20 €

Montant à verser :

- **Par chèque** à l'ordre de : **"Les Amis de La Seyne Ancienne et Moderne"**.
- *Exceptionnellement* en espèces, lors des réunions ou conférences.

Le chèque accompagné du bulletin d'adhésion est à adresser à :

**Madame Chantal DI SAVINO
Le Pré Bleu bât E
372 Vieux chemin des Sablettes
83500 La Seyne-sur-Mer.**

NOM :	Prénoms :
Adresse:	
.....	
Tél :	
Adresse électronique :	

LES AMIS DE LA SEYNE ANCIENNE ET MODERNE

CONFERENCES

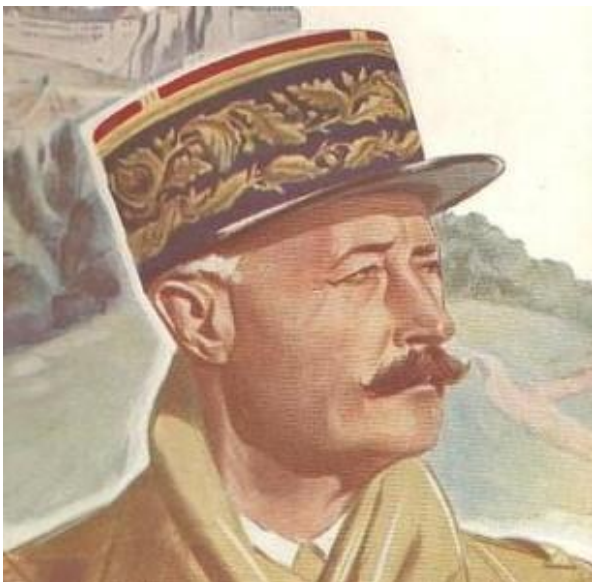
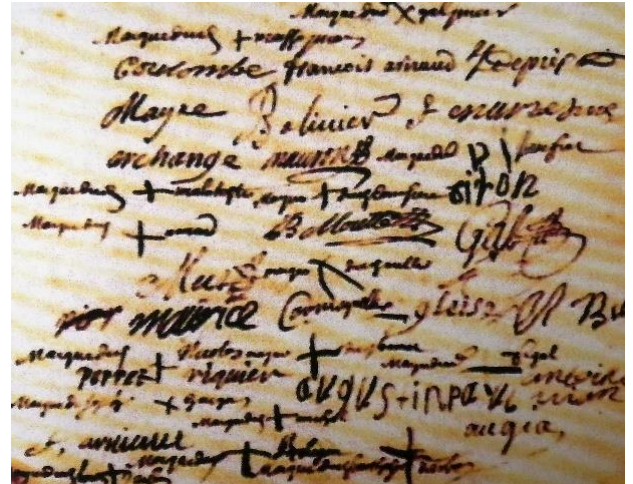
Auditorium du collège Paul ELUARD, av. Marcel Pagnol, 83500 LA SEYNE-sur-MER

Entrée libre

Lundi 10 octobre 2022 à 17 h.

"L'origine des noms de famille : comment se sont formés, transformés et transmis nos noms au cours des siècles".

Par Gérard GUIGOT



Lundi 14 novembre 2022 à 17 h.

*"Le général GIRAUD :
le libérateur oublié".*

Par le Vice-Amiral d'Escadre Hervé GIRAUD

Lundi 12 décembre 2022 à 17 h.

*"L'esclavage en Afrique du Nord pendant
l'occupation ottomane (1515-1830)".*

Par Michel HAVARD

